



Conférence du 11 mai 2004

**LES COULEURS
DU COMPAGNONNAGE**

par René Lambert

Né en 1941, René Lambert est Compagnon carrossier du Devoir. Fils du Compagnon charron Pierre Lambert, « Saintonge la Clef des Cœurs », il a été reçu à Lyon pour la Sainte-Catherine 1968 et porte le nom de « Provençal la Fidélité ». René Lambert a assumé diverses responsabilités au sein de l'Association ouvrière des Compagnons du Devoir.

Établi à Gémenos (Bouches-du-Rhône), où l'entreprise familiale a évolué vers la carrosserie frigorifique, R. Lambert connaît très bien la Sainte-Baume puisque ce haut-lieu chrétien et compagnonnique n'est qu'à quelques kilomètres de là. Il a contribué à renouveler le pèlerinage des jeunes sur le tour de France, en une étape à pied depuis Gémenos jusqu'à la grotte de Marie-Madeleine.

Ses recherches sur l'origine du pèlerinage des Compagnons du Devoir à la Sainte-Baume l'ont conduit à étudier l'histoire des rubans que les Compagnons portent depuis très longtemps, de différentes manières. Il a publié de nombreux articles sur ce sujet et, en 1997, l'ouvrage *La Sainte-Baume, le pèlerinage des Compagnons du Devoir* (Paris, Librairie du Compagnonnage).



LES COULEURS DU COMPAGNONNAGE

« Le type même du personnage qui achemine du visible à l'invisible, c'est Marie-Madeleine. C'est pourquoi nous allons à la Sainte-Baume et, en y allant, nous devrions tous savoir pourquoi Marie-Madeleine est notre patronne. »

La Fidélité d'Argenteuil, juin 1980.

À la mémoire de Saintonge la Clé des Cœurs, mon père,
qui aimait lire le début de ces lignes.

La publication de l'ouvrage *La Sainte-Baume, le pèlerinage des Compagnons du Devoir*¹, à l'occasion du cinquantième anniversaire du dépôt du livre des passages des Compagnons du Devoir à la Sainte-Baume, a ouvert la voie à de nouvelles recherches sur les couleurs de Compagnons. Bien des choses étaient encore cachées derrière ces rubans dont les Compagnons allaient se munir à Saint-Maximin avant de les faire flotter « avec gloire et honneur »² au Saint-Pilon et dans la grotte de Marie-Madeleine.

Nous voudrions soulever un coin du voile qui recouvre l'histoire des rubans, des couleurs, de ces livrées dont se parent les ouvriers itinérants. Ils les placent autour de la tête ou de leur chapeau, à la boutonnière ou encore, ils en décorent leur canne. À l'instar des aristocrates de l'Ancien Régime qui seuls, avaient le droit de porter les rubans en sautoir, les Compagnons vont s'ingénier à les rassembler d'une autre manière pour montrer leur appartenance à un ordre : l'ordre du Compagnonnage. C'est le signe extérieur de la noblesse de leur état.

1. René Lambert, *La Sainte-Baume, le pèlerinage des Compagnons du Devoir*, Librairie du Compagnonnage, Paris, 1997.
2. Registre des passages à St-Maximin 1840-1921. Manuscrit, inventaire 271, Conseil du Compagnonnage. – Roger Lecotté, *Archives historiques du Compagnonnage*, Mémoires de la Fédération folklorique d'Île de France n° V, Paris, 1956. Sauf mention contraire, toutes les références indiquées sont issues de cet ouvrage.



Les cachets à encre sur la couleur authentifiaient le passage du Compagnon à la Sainte-Baume. En haut, les cachets de Félix Hotin, *Picard*, en service de 1824 à 1863. En bas, celui de Pierre Audebaud, *Saintonge la Fidélité* de 1863 à 1904, fut repris par son fils Louis-Octave, *Provençal la Fidélité* jusqu'en 1922. Dépôt Conseil du Compagnonnage.

Le jeu de couleurs et son étui de fer blanc ou la pacotille du XIX^e siècle. Collection Musée du Compagnonnage. Cliché Jean Dayre, Marseille.



Des rubans et des rubaniers.

La couleur du Compagnon n'aurait pas vu le jour sans la compétence des ouvriers tisseurs et rubaniers. Ils n'ont certes pas développé leur industrie pour servir les Compagnons, mais ces derniers ont si largement utilisé le produit de leur art, qu'il convient de mieux les connaître.

Le terme de ruban désigne un tissu plat, mince et étroit, bordé de lisières qui lui confèrent sa résistance. La fabrication de rubans remonte certainement à l'antiquité mais il faut attendre le XIII^e siècle pour trouver en France la première mention du tissage de rubans : le livre des métiers d'Étienne Boileau fait état de 14 rubaniers et de 32 passementiers exerçant à Paris en 1268³. Pendant longtemps leur production est obtenue par le tissage de fils de chanvre, de lin, de laine ou de coton sur des métiers entièrement manuels : l'ouvrier lance la navette à la main pour former la trame et foule du pied les marches du métier pour lever et baisser les fils de chaîne⁴.

3. Brigitte Reynaud, *L'industrie rubanière dans la région Stéphanoise*, thèse de l'université Jean Monnet, Saint-Étienne. Les Amis du vieux Saint-Étienne, inventaire 1116.
4. Chaîne : fils disposés sur la longueur d'un métier à tisser. Trame : fil de navette, transversal.

Le ruban va rencontrer la matière première qui fera son succès : la soie, réservée jusqu'au XVI^e siècle aux productions d'étoffes dans les grandes manufactures de Tours et de Lyon.

Le monopole du tissage des étoffes et draps d'or, d'argent ou de soie est réservé, avec d'importants privilèges, aux ouvriers en soie de Lyon dès 1540 et le tissage des rubans, dits « de la petite navette », se déplace dans la vallée du Gier, à Saint-Chamond puis dans le Forez et en Velay. Les premiers statuts de la rubanerie rédigés à Lyon en 1585 imposent quatre années d'apprentissage, limitent à deux le nombre d'apprentis par maître et excluent les filles de ce métier.

La production de ces rubans multicolores, décorés de fleurs et de dessins, suscite une mode relayée par la cour de Louis XIII, qui attache aux rubans un signe extérieur de richesse et de reconnaissance sociale. L'essor de la rubanerie se poursuit jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, dont le premier effet sur cette profession est de chasser de nombreux ouvriers. Cela est aggravé par la longue crise liée aux difficultés de la fin du règne de Louis XIV.

L'essor reprend avec la Régence et s'amplifie vers 1750 avec l'apparition des métiers dits « à la Zurichoise », capables de tisser simultanément jusqu'à 24 pièces.

Au règne de Louis XV c'est le triomphe du ruban mais bientôt, la Révolution et l'Empire provoquent la fuite de la clientèle noble, les guerres, la crise financière et le blocus continental ruinent, parmi bien d'autres, l'industrie du ruban. Dès le retour de la paix, la reprise de l'activité est très nette : le nombre d'ouvriers rubaniers passe de 4 ou 5 000 en 1810 à 10 000 en 1816.

La prospérité est également liée à la modernisation des matériels de production : la plus déterminante est l'invention du métier Jacquard et son adaptation au métier à rubans. Le mécanicien Joseph-Marie Jacquard (1752-1834) invente un dispositif constitué d'aiguilles et de cartons perforés permettant, selon le programme choisi, la sélection du « lève et baisse » des fils de chaîne. Ce progrès considérable libère l'ouvrier d'une manœuvre pénible, réduit le temps de fabrication et autorise des créations jusque là limitées.

L'adaptation du métier Jacquard au métier à rubans, réalisée par Robin et Begon en 1813, démocratise l'usage des rubans au point de faire du XIX^e siècle le plus prospère que la rubanerie ait connu au cours de son histoire⁵.

Des rubans fleuris.

L'usage des couleurs fleuries des Compagnons est rapporté par Agricola Perdiguer dans son *Livre du Compagnonnage* :

« Les couvreurs, les charpentiers et les tailleurs de pierre passants ont des rubans fleuris et variés en couleurs. Ils les portent au chapeau. Les couvreurs les font flotter derrière le dos, les charpentiers les font tomber par devant l'épaule gauche, les tailleurs de pierre aussi mais un peu moins bas... Les tailleurs de pierre étrangers ont des rubans fleuris et de toutes couleurs qu'ils portent attachés au cou, tombant sur la poitrine. Les menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté les portent



Métier à tisser les rubans.
Saint-Chamond. Gravure du XVIII^e s.

5. Brigitte Reynaud, *op. cit.*

Le siège de Rhodes, 1480.
Miniature du manuscrit latin de
G. Caourcin découvert en 1948
par R. Lecotté, BnF.



bleus et blancs attachés au côté gauche. Les menuisiers, les serruriers du Devoir et presque tous les autres dévorants⁶ ont le rouge, le vert et le blanc pour couleurs premières puis, en voyageant, ils en cueillent d'autres. Ils les portent tous au côté gauche, et attachés à une boutonnière plus ou moins élevée... Arracher les couleurs à un Compagnon, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Il faut considérer les couleurs d'une société comme le drapeau d'une nation. »⁷

6. Dévorants : altération du mot « devoirs », pour désigner les Compagnons du Devoir au XIX^e siècle.
7. Agricol Perdiguier, *Le livre du Compagnonnage*, rubans et couleurs, 1^{re} édition en 1839, nouvelle éd. revue en 1841, réédition Jeanne Laffitte (d'après l'éd. de 1841), Marseille, 1978, p. 60.
8. Jean-Michel Mathonière, *Le serpent compatissant*, La Nef de Salomon, Dieulefit (26220), 2001.

Bien qu'étant certainement la plus ancienne marque du Compagnon, la couleur fleurie ne se distingue en rien des rubans du commerce de l'époque. Ce n'est que par leur rencontre dans des fonds d'archives compagnonniques, ou par la rare présence d'un cachet de société sur un ruban, que l'on peut attribuer telle ou telle couleur fleurie aux Compagnons du Devoir ou aux Compagnons tailleurs de pierre Étrangers, rite de Salomon. Le port de la couleur fleurie est attesté dès 1726 sur un grand Rôle des Compagnons Passants tailleurs de pierre de Paris⁸, mais son usage est certainement plus ancien.



Tailleur de pierre portant autour de la tête un bandeau fleuri.
Vitrail de Saint Thomas, cathédrale de Bourges, début du XIII^e siècle.

Retenons avec prudence la thèse de Roger Lecotté qui attribue le titre de Compagnon à deux ouvriers, un charpentier et un tailleur de pierre, adoubés par le grand maître de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, pendant le siège de Rhodes en 1480. Ces ouvriers portent en effet des rubans blancs étroits autour de la tête, qu'il est extrêmement tentant d'interpréter comme étant des couleurs, bien que sans certitude. Cependant, comme l'a découvert J.-M. Mathonière, on peut déjà remarquer la présence de bandeaux à ornements végétaux et fleuris aux fronts de tailleurs de pierre et sculpteurs figurant sur des vitraux de Chartres et de Bourges, datant des premières décennies du XIII^e siècle. On peut espérer que de nouvelles découvertes réuniront bientôt tous ces indices convergents quant à l'ancienneté de cette pratique compagnonnique.

La couleur fleurie des Compagnons du Devoir.

Laurent Bastard et Jean-Michel Mathonière ont livré d'excellentes relations sur les couleurs fleuries en usage chez les Compagnons tailleurs de pierre du Devoir au XVIII^e siècle⁹ :

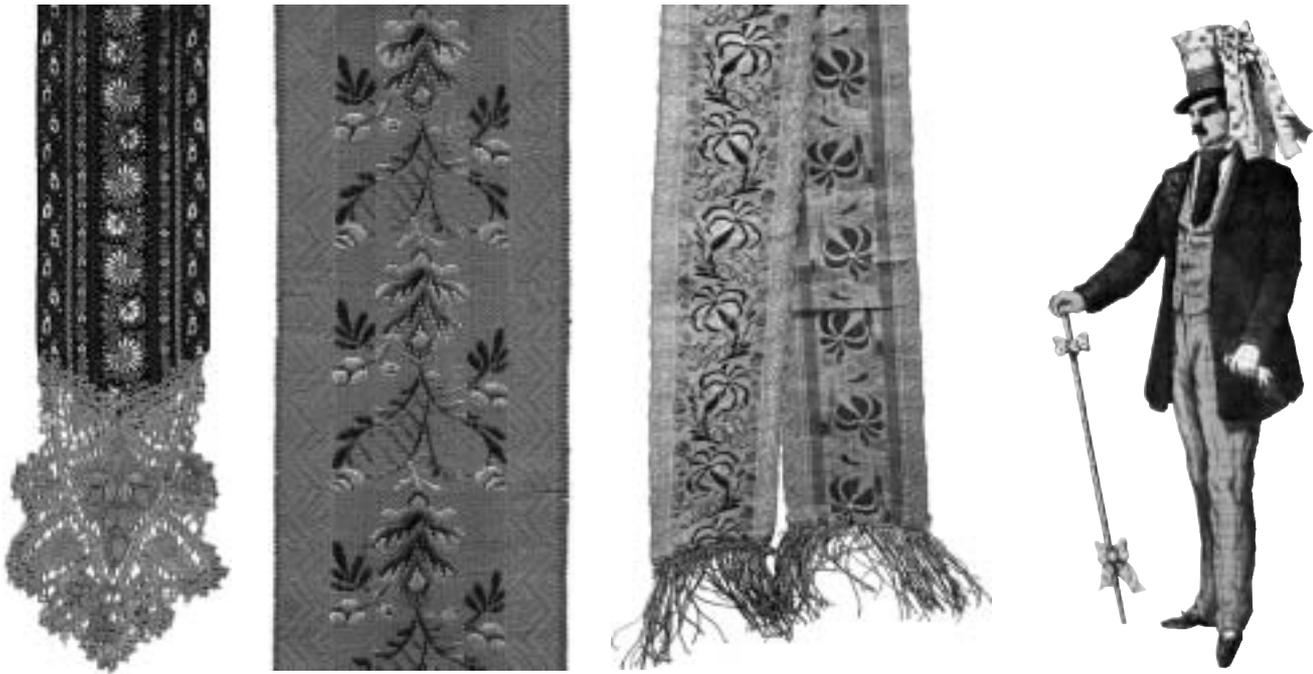
« Cette variété de couleurs propre aux tailleurs de pierre des deux rites consiste en des rubans étroits, cinq centimètres en moyenne, d'environ un mètre de longueur, ornés de motifs floraux tissés ou brodés. Leurs couleurs et la composition de leur ornement sont extrêmement variées et cela indique que, contrairement aux couleurs des autres corps, telles qu'elles nous sont connues au XIX^e siècle, il ne s'agissait pas d'une fabrication spéciale répondant à des critères rigoureux. Les Compagnons les achetaient dans les merceries au titre d'articles de passementerie. »

J.-M. Mathonière précise :

« L'attribut caractéristique et unique des Compagnons Passants tailleurs de pierre sous l'ancien régime était les couleurs fleuries, nettement différentes de celles employées par les autres corps du Devoir, à savoir les couleurs dites "de Sainte-Baume" puisque c'est en ce lieu que, depuis une date inconnue, elles recevaient leur gaufrage caractéristique.

« Aucun règlement de Compagnonnage au XVIII^e siècle ne mentionne la canne mais de nombreux articles sont consacrés aux couleurs fleuries. Il est notamment stipulé que le nouveau reçu doit les porter au

9. L. Bastard et J.-M. Mathonière, *Travail et Honneur*, La Nef de Salomon, Dieulefit, 1996, p. 137. Nous remercions vivement les auteurs qui nous ont autorisé les emprunts dans leur étude bien documentée.



Illustrations, de gauche à droite :

Deux couleurs fleuries de Compagnons Passants tailleurs de pierre. Collection Musée du Compagnonnage, Tours.

Couleur fleurie de Compagnon Étranger tailleur de pierre. Coll. privée.

Compagnon Passant tailleur de pierre portant ses couleurs fleuries au chapeau, d'après une lithographie de Perdiguier.

10. Le Rôle est un parchemin sur lequel sont inscrits les noms des Compagnons dans l'ordre de leur arrivée et les règles d'usage. Les Rôles des Compagnons Passants tailleurs de pierre d'Avignon, étudiés par Laurent Bastard et Jean-Michel Mathonière, datent du XVIII^e siècle. Ils comportent un frontispice décoré, le texte du règlement et les noms des Compagnons. *Travail et Honneur, op. cit.*

11. Jean-Michel Mathonière, *Le serpent compatissant, op. cit.*, pp. 22 à 24.

12. Le Compagnonnage des tailleurs de pierre Étrangers du Devoir est attesté historiquement seulement vers 1750 mais, contrairement à ce qui est affirmé par certains auteurs (cf. É. Coornaert, *Les Compagnonnages en France*, p. 80), l'on sait qu'ils avaient « joué » et « gagné » contre les Passants la ville de Lyon en 1718 ou 1724.

chapeau tous les jours durant les trois mois qui suivent sa réception dans le Saint Devoir et encore durant trois autres mois, mais seulement les dimanches et jours de fête. De plus, il doit offrir une paire de couleurs au Rôle¹⁰. »

Et l'auteur conclut :

« – Les couleurs constituent l'emblème par excellence de l'état de Compagnon.

« – Les couleurs sont tissées de fleurs de toutes espèces et couleurs (il en est presque autant de modèles différents que d'échantillons conservés).

« – Elles se portent au chapeau, c'est à dire autour de la tête.

« – Elles possèdent un caractère sacré en tant qu'ornement du Rôle.

« – Enfin, les couleurs fleuries ne sont pas réservées à des cérémonies et elles se portent chaque jour sur le chantier par le nouveau reçu. »¹¹

La couleur fleurie des Compagnons Étrangers.

Les Compagnons tailleurs de pierre étaient divisés en deux rites concurrents, certainement issus d'une scission ancienne dont l'histoire reste à écrire. La division trouvait son origine (à moins qu'elle n'en fût la conséquence) dans l'acte fondateur de leur Compagnonnage. Les Compagnons Passants du Devoir revendiquaient leur appartenance au rite de « Maître Jacques » tandis que les Compagnons du Devoir Étranger¹² se plaçaient sous le patronage du roi Salomon. Selon la légende, le premier aurait été l'architecte du temple de Salomon, ou un habile appareilleur du chantier de la cathédrale d'Orléans ou bien encore, le dernier grand maître de l'ordre du Temple, Jacques de Molay.

Les Compagnons tailleurs de pierre Étrangers se distinguaient par le port de couleurs fleuries attachées au cou en étole et tombant sur la poitrine.



Mais à la même époque, c'est-à-dire pendant tout le XVIII^e siècle – et plus tôt ! – quelles couleurs portaient donc les Compagnons des autres corps du Devoir ?

Des rubans unis.

Parallèlement aux couleurs fleuries, emblème des Compagnons tailleurs de pierre, deux types de couleurs en tissu uni semblent avoir coexisté du premier tiers du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, mais cette théorie ne s'affirme – à ce jour – qu'à partir du début du XIX^e siècle. La couleur est alors obtenue par la découpe de bandes dans un tissu, ou achetée en ruban tissé de fils de soie, sans dessin dans la trame ni broderie.

Pour une raison analogue à celle qui a donné sa rareté aux couleurs fleuries des Tailleurs de pierre, les couleurs unies sont rares parce qu'elles ne se distinguent pas des simples rubans de soie que la postérité ne conserve pas.

Le musée du Compagnonnage possède un exemplaire provenant des Quatre Corps¹³, en soie de couleur blanche satinée, tissée à bords frangés et, si ce n'était la présence d'un texte écrit à l'encre comme il était d'usage dans leur société, ce ruban n'aurait jamais été conservé. Le texte manuscrit précise :

« De Marseille le 4 Mai 1828. Nous tous, Compagnons Poêliers, Fondateurs, Ferblantiers & Couteliers de la ville de Marseille, soussignés et certifions que le nommé Pierre Dordillon dit Tourangeau le Docile, Compagnon Poêlier a possédé la charge de premier en ville l'espace de six mois et qu'il s'est fort bien acquitté de son devoir. C'est pourquoi nous lui avons délivré la présente pour lui servir au besoin.

En foi de quoi, nous signons, tous Compagnons de la ville de Marseille. »

[Suivent les signatures des Quatre Corps.]

Une autre version de couleur unie, décorée de dessins, est apparue avec des rubans livrés par le fabricant en différentes couleurs : blanc, jaune, rouge, bleu, vert, violet ou encore noir pour les couleurs de deuil, avec un liseré de ton différent, en deux largeurs d'environ 55 et 105 millimètres et en rouleaux qui peuvent atteindre 50 à 60 mètres.



François Blanc (1795-1873), Compagnon Étranger tailleur de pierre. Collection Hervé Darbon.

Couleur fleurie de Compagnon Étranger tailleur de pierre, se portant en étole. Les deux couleurs, jaune et blanc, de celle-ci attestent de l'appartenance du Compagnon à la Chambre de Paris. Collection Jean Philippon.

13. Les Compagnons fondeurs s'unirent sous l'Empire aux Compagnons ferblantiers, couteliers et poêliers pour former la société dite des Quatre-Corps. Étienne Martin Saint-Léon, *Le Compagnonnage*, p. 115.

Ces rubans de fabrique reçoivent ensuite un décor obtenu par pressage à chaud entre les rouleaux d'une machine actionnée par une manivelle, puis sont coupés en longueurs d'environ deux mètres et ornés d'une frange à chaque extrémité. Le dessin, gravé dans la soie par gaufrage, évoque des scènes de la vie de Marie-Madeleine rapportées dans les Évangiles et dans la tradition provençale de la Sainte-Baume, alternés avec des motifs fleuris.

Ce dessin a pu autoriser l'historien à qualifier de « couleurs de Sainte-Baume », la série des cinq décors successifs en usage dans le Compagnonnage du Devoir depuis le XVIII^e siècle. Naturellement, chaque modèle de couleur est issu d'une machine différente et, pour une meilleure compréhension, nous les avons nommées :

■ **La couleur du XVIII^e siècle**, c'est la plus ancienne. Référence Lecotté : 302.¹⁴

■ **La copie de la couleur du XVIII^e siècle**, non référencée par Lecotté.

■ **La réplique des Tisseurs Ferrandiniers**, 1842. Référence Lecotté : 303.

■ **La couleur inspirée du dessin des Trappistes**, fin du XIX^e siècle, non référencée par Lecotté.

■ **La couleur de la F.I.S.**, fin du XIX^e siècle. [Nous la désignons ainsi parce qu'elle a été en usage pendant toute la durée de la Fédération Intercompagnonnique de la Seine de 1913 à 1947, mais cette couleur lui est antérieure.] Référence Lecotté : 304.

Les couleurs de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir (1941) et celles de certaines sociétés de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment (1953) conservent une scène évoquant Marie-Madeleine, mais elles ne sont pas intégrées à la série des « couleurs de Sainte-Baume ».

Le gaufrage des rubans.

L'opération de gaufrage consiste à imprimer des motifs en relief sur le tissu sous l'effet d'une forte pression entre deux rouleaux animés par une manivelle. L'un d'eux, généralement en bronze, porte une série de dessins gravés en creux. Il est chauffé par l'introduction d'une barre de fer rougie à la forge dans son noyau évidé et entraîne un autre rouleau (quelquefois deux), revêtu(s) d'une matière souple dans laquelle s'inscrit le motif en relief. Chaque tour de rouleau imprime la série de dessins qui se renouvelle à l'infini.

La technique du gaufrage des rubans est apparue en France en 1680, grâce à M. Chandelier, marchand rubanier à Paris¹⁵.

Cette information est suffisante pour affirmer que les couleurs gaufrées de la série « de Sainte-Baume » sont postérieures au XVII^e siècle et, compte tenu des difficultés de la fin du règne de Louis XIV et des errements de la régence de Philippe d'Orléans, elles ne sont certainement pas apparues avant le début du règne de Louis XV.

Les couleurs de Sainte-Baume.

La couleur au décor de Sainte-Baume, largement diffusée, se trouve dans de nombreux fonds d'archives du Compagnonnage. Son dessin

14. Roger Lecotté, *Archives historiques du Compagnonnage*, op. cit. La référence du dessin s'applique à la machine et à la couleur qui en est issue.

15. F. Hardoin-Fugier, B. Berthod, M. Chavent-Fusaro, *Les étoffes. Dictionnaire historique*, Les éditions de l'Amateur. Collection Museon Arlaten, Arles.

est imprimé par estampage en un passage pour les rubans étroits de 56 mm ou en deux passages alternés pour les rubans larges de 98 mm, de longueur variable, environ 2 m et de toutes les couleurs. Généralement pliée en deux pour être portée à la boutonnière, la couleur pouvait être réunie à d'autres sous une cocarde, formant un flot que le Compagnon arborait fièrement.

Il venait acquérir ses couleurs à Saint-Maximin, chez Maître Félix Hotin, *Picard*, Compagnon charron du Devoir (attesté dès 1824) ou, à partir de 1863 chez Pierre Audebaud, *Saintonge la Fidélité*, puis, de 1904 et jusqu'en 1921, auprès son fils Louis-Octave, *Provençal la Fidélité*, tous deux Compagnons tourneurs du Devoir, et de là, il poursuivait sa route par Nans-les-Pins et le Plan-d'Aups jusqu'à la Sainte-Baume et au sommet du Saint-Pilon.

La plus ancienne mention de ce voyage est relatée dans l'ouvrage anonyme *La Petite Varlope*, paru vers 1720 :

« Vois Toulon, vois la Sainte-Baume,
Le Saint-Pilon avec son dôme,
La ville de Saint-Maximin
Aix la capitale de la Provence... »¹⁶

Le deuxième témoignage est de Jacques-Louis Ménétra, *Parisien le Bienvenu*, Compagnon vitrier du Devoir qui conte son Tour de France et sa visite dans les années 1757 à 1763 :

« Je fus voir la Sainte-Baume où je montai bien six heures de temps [...] fus par Saint-Maximin et descendis par Aubagne [...] et fus voir la fameuse foire de Beaucaire. »¹⁷

Ces témoignages confirment le passage des Compagnons à la Sainte-Baume dès le début du XVIII^e siècle. Cependant, les auteurs ne parlent pas du véritable but de leur voyage. Il représentait pourtant un large détour de leur route qu'ils ne faisaient pas à pied, dans le simple but d'une promenade.

N'ayant pas réuni toutes les preuves, nous ne pouvons pas encore affirmer qu'ils venaient dans ce lieu pour acquérir les couleurs de leur Compagnonnage.

Plus tard, le livre de comptes de Félix Hotin apportera cette preuve : son commerce de couleurs à Saint-Maximin est florissant dès 1824 et nous sommes fondés pour dire qu'il est plus ancien et qu'il a survécu à la Révolution et à l'Empire.

Une première machine à frapper les couleurs.

La couleur de Sainte-Baume est gaufrée dans une première machine – que nous ne retrouvons pas. Elle a figurée en dernier lieu à l'exposition « Paris et les Compagnons du Tour de France », de décembre 1951 à avril 1952 au Palais de Chaillot. À cette occasion, Roger Lecotté a pu en livrer une description précise (référence 302) :

« Machine à frapper les couleurs des CC du Devoir (fin du XVIII^e siècle) (*sic*) Monture en bois, rouleaux de cuivre (?) et de bois. – H : 230 mm – L : 700 mm – l : 200 mm. Bâti en forme de diapason à

16. *La Petite Varlope, en vers burlesques, augmentée d'une chanson nouvelle sur le Tour de France*, à Châlon, chez Antoine Delespinasse, sans date (vers 1720), « avec approbation et permission des Compagnons menuisiers du Devoir ». Bibliothèque René Edeline, *Tourangeau la Franchise*, Compagnon boulanger du Devoir. – Autre éd. à Chalon, chez Antoine Saint, en 1755. Fac-similé de la réédition de 1869 (d'après l'éd. de 1755), Librairie du Compagnonnage, Paris, 1991. – Réf. 1012 de la bibliographie Lecotté.

17. Jacques-Louis Ménétra, *Journal de ma vie*, présenté par Daniel Roche, éditions Montalba, Paris 1982.

N O U S
lançons
un appel
auprès
de toute
personne qui
aurait une informa-
tion ou un renseigne-
ment permettant de
retrouver la trace de la
machine ou des rou-
leaux à gaufrer les cou-
leurs de Compagnons.
Nous la remercions de
bien vouloir contacter
le Musée du Compa-
gnonnage de Tours qui
transmettra.

quatre branches enserrant les trois rouleaux : deux en bois, parement de cuir enlevé, et un en cuivre au centre, portant en creux les motifs gravés de 40 mm de largeur. (Dépôt Association Ouvrière des Compagnons du Devoir)¹⁸ »

À l'issue de l'exposition, la machine fut rendue au Compagnon qui l'avait confiée, mais c'est l'ancien gardien – et non le propriétaire – qui la reçoit au titre de la F.I.S.¹⁹ Celle-ci la tenait de la Fédération Générale du Compagnonnage qui l'avait acquise auprès de la famille du Compagnon Audebaud en 1921²⁰ et l'avait remise à la F.I.S. lors de sa dissolution en 1928.

Il est probable – et cela s'est passé ainsi pour les rouleaux de la machine de la F.I.S. – qu'elle a regagné le sombre grenier de la maison du Compagnon qui l'avait abritée pendant le temps de la guerre. Il faut espérer que le lointain parent qui la retrouvera sera aussi avisé que ceux qui ont retrouvé les rouleaux de la machine de la F.I.S. et les ont remis au musée de Tours²¹.

UN PREMIER DÉCOR DE COULEURS

Le décor de la plus ancienne couleur de Sainte-Baume est composé de six motifs allégoriques alternés, trois motifs fleuris et trois scènes de la Madeleine. Le début de la lecture ne peut être qu'arbitraire du fait de la reproduction du dessin à chaque tour de rouleau.

Nous avons choisi de lire les dessins en montant à partir de :

- La corbeille fleurie d'une couronne.
- Le Christ apparaît à Marie-Madeleine – *noli me tenere*
- Une corbeille fleurie de quatre fleurs.
- L'assomption de Marie-Madeleine au Saint-Pilon.
- Une coupe fleurie portant le monogramme du Christ.
- Marie-Madeleine dans la grotte de la Sainte-Baume.
- Retour au premier motif après un déroulement de 272 mm.

Scène 1 : La couronne de douze fleurs.

Une corbeille d'osier tressé de forme circulaire contient deux fruits ronds et deux rameaux feuillus, elle est surmontée d'une couronne de douze fleurs à cinq étamines et cinq pétales accompagnées de feuilles, placées à l'intérieur et à l'extérieur.

La couronne pourrait symboliser la vision de saint Dominique, le chapelet qu'il reçut et nomma « la couronne de roses de Notre-Dame » : le rosaire fut l'emblème de nombreuses confréries à partir du XV^e siècle.

Le nombre de douze pourrait évoquer les douze apôtres ou encore les travaux des douze mois dont le thème est si populaire dans les tapisseries françaises et flamandes des XVI^e et XVII^e siècles.

Mais nous préférons voir dans ce décor, une allusion sans ambiguïté aux couleurs fleuries des Compagnons tailleurs de pierre du XVIII^e siècle²².



Illustration page de droite :
Couleur ayant appartenu au Compagnon
Alphonse Sudrie, *Périgord le Soutien du
Devoir*, Compagnon charron de la Ville
de Lyon. Prêt Marcel Chambéron,
Forézien l'Ami du Trait, C. charron
carrossier du Devoir.

Détail en médaillon :
Sous le phylactère, une curieuse signa-
ture reste à déchiffrer.

Illustration ci-dessous :
Scène 1 : la couronne de douze fleurs,
surmontée du phylactère qui annonce
la rencontre avec le Christ.

18. Il conviendrait encore de savoir s'il s'agissait de la toute première machine du XVIII^e siècle ou de sa copie.
19. Fédération Intercompagnonnique de la Seine, fondée en 1911, statuts déposés en 1913.
20. *Compagnonnage* n° 78-79 d'octobre 1947. « Les fers de la Sainte-Baume. » L'auteur, qui signe P.C.L. (Abel Boyer, *Périgord Cœur Loyal*) précise : « Les machines à frapper, la moderne et l'ancienne, acquises par la Fédération de la Seine ont été expédiées au Compagnon Abel Boyer en 1921 qui, à son tour, les a remises à ladite fédération en mars 1936 ».
21. On lira cet épisode plus loin, dans le paragraphe : La machine de la F.I.S.
22. Ce que n'a pas manqué d'observer et de signaler, pour la première fois, J.-M. Mathonière dans *Le serpent compatissant*, p. 31.

La couronne est connue comme emblème de la souveraineté, tant divine que terrestre et comme symbole du martyr chrétien²³, c'est aussi la récompense accordée au talent que viendra sanctionner le nouvel état de l'homme – reçu Compagnon.



Au sommet de la couronne, deux lettres attirent notre curiosité, on croit déceler les lettres J B, à moins qu'il ne s'agisse de la lettre P sous forme de lettre initiale tracée en vieux français.

Serait-ce la signature de l'auteur du dessin, où peut être encore, celle du graveur du rouleau de gaufrage ?

Scène 2 : L'apparition au jardin - *Noli me tangere*.

Un phylactère à deux flammes portant l'inscription²⁴ « *NOLI ME TANGERE* » annonce la rencontre de Marie-Madeleine avec le Christ ressuscité, à l'aube du premier jour de la semaine. D'une manière constante, cette scène figure sur les cinq couleurs de la série « Sainte-Baume » et, aujourd'hui encore, sur la couleur des Compagnons du Devoir.

C'est une raison suffisante pour relire ce passage dans la Bible :

« Marie de Magdala se rend au sépulcre dès le matin du premier jour de la semaine. Voyant la pierre enlevée, elle court vers Simon-Pierre et Jean pour leur faire part de sa découverte. Les deux disciples accourent et entrent successivement dans le sépulcre, ils ne voient que les bandelottes et, posé à part, le linge qui était sur la tête de Jésus. N'ayant pas compris l'écriture selon laquelle Jésus devait ressusciter d'entre les morts, ils retournent chez eux. Cependant Marie ne peut se détacher si vite, elle reste là à pleurer et c'est alors qu'elle voit deux anges, l'un à la tête et l'autre aux pieds de l'endroit où l'on avait mis le corps. Après avoir répondu aux anges qui lui demandent pourquoi elle pleure, elle se retourne et voit Jésus qu'elle ne reconnaît pas, le prenant pour le jardinier, elle lui demande où l'on a mis le corps. Jésus lui dit : *Marie!*

« Elle répond en araméen : *Rabbouni!* C'est-à-dire Maître, et se jette aux pieds de celui qu'elle vient de reconnaître. Mais celui-ci lui adjoint : « Ne me touche pas²⁵, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais va trouver mes frères et dis leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Marie-Madeleine s'acquitte de cette mission²⁶ et l'Évangile ne relate pas la suite de son histoire²⁷.

Avec beaucoup d'autres, les Compagnons du Devoir reconnaissent dans la personne de Marie-Madeleine, la deuxième femme des

23. James Hall, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, éditions Gérard Monfort, Paris, 1997.

24. De l'avis de spécialistes consultés, le graphisme accuse une écriture du début du XVIII^e siècle.

25. *NOLI ME TANGERE*, traduit du grec en latin. Cette locution peut se traduire également par « Cesse de me toucher » ou encore « Ne me retiens pas ». Celle-ci a notre préférence.

26. *La Bible, Nouveau Testament*, Jean : 20. 1-18. Mathieu : 28. 1-10. Marc : 16. 1-11. – A.-M. Gérard, *Dictionnaire de la Bible*, Laffont, 1989.

27. Quoiqu'en disent de nombreux auteurs... dont le dernier en date, Dan Brown, dans son roman *Da Vinci Code*, Lattès, 2004.



Évangiles après la vierge Marie, mère de Jésus. Elle est la première à voir le Christ ressuscité, la première à y croire et, sans doute, la première à porter aux apôtres l'incroyable nouvelle. Pour cela, depuis une époque très ancienne – qui bientôt lèvera son voile – Marie-Madeleine est choisie et reconnue comme la patronne des Compagnons du Devoir.

L'image sur la couleur.

Agenouillée, Marie-Madeleine tient ses bras repliés et les deux mains ouvertes vers Jésus. Ses longs cheveux ondulés courent sur une robe qui la recouvre jusqu'aux pieds. Jésus est debout, face à elle, sur le



côté droit du ruban. Il est vêtu d'un voile posé sur l'épaule droite, qui découvre les bras et les jambes et couvert d'un chapeau à larges bords. De sa main droite, il tient une bêche dont le manche est surmonté d'une poignée assemblée à 90°, la partie inférieure est constituée d'un soc métallique de forme triangulaire. Jésus appose sa main droite sur le front de

Marie-Madeleine, geste qui justifiera plus tard, par la présence d'un lambeau de chair au front du crâne retrouvé en 1279 dans un sarcophage à Saint-Maximin, l'attribution de cette relique à Marie-Madeleine.

La rencontre se déroule sur un parterre de jardin constitué de jeunes pousses d'où surgit une plante à trois fleurs entre les deux personnages. Marie-Madeleine est au pied d'un olivier à quatre rameaux – symbole de la paix – et, à l'opposé, un seul rameau de même feuillage s'élève à partir de la hauteur des épaules du Christ.

Scène 3 : Un panier fleuri - La déposition des vanités.

Le motif suivant représente à nouveau une corbeille d'osier assez semblable à la précédente, mais sans torsade du bord supérieur qui est couvert par deux flammes de rubans. Il contient des ustensiles difficilement identifiables, souvent décrits sans grande certitude. Un tamis semi circulaire a été assimilé à un van pour vanner le blé et un cadre rectangulaire a pu être qualifié de bassin de purification²⁸, de sorte de pierre rectangulaire ou de bassin creusé, symbole de l'eau²⁹, ou encore de l'Évangile³⁰.



La découverte du rouleau gravé nous renseignerait utilement sur le contenu de ce cadre, pourtant, un examen attentif du dessin permet de distinguer une image inscrite en son centre : serait-ce le visage du Christ imprimé sur le linge de Sainte Véronique ? Ou celui de Marie-Madeleine ? Que reflète un miroir ?

L'auteur du dessin a pu s'inspirer de la riche iconographie du XVII^e siècle, principalement des peintures de la Madeleine de Georges de la Tour³¹ :

Scène 2 :
le Christ apparaît à Marie-Madeleine.

Scène 3 :
Un miroir, un éventail, un masque, des flammes de rubans et un collier de perles, surmontés de quatre fleurs sont placés dans la corbeille pour symboliser le dépouillement de Marie-Madeleine.

28. *Compagnonnage* n° 7, novembre 1941, sans nom d'auteur.
29. *Le Voile d'Isis* n° 172, mai 1934, sous la signature Argos.
30. Georges Papineau (*Blois l'Ami du Travail*), *La Sainte-Baume*, Librairie du Compagnonnage, Paris, 1972.
31. Georges de La Tour (1593-1652) – National Gallery of Art, Washington. – Metropolitan Museum of art, New-York. – Musée des Beaux Arts, Besançon. – Musée du Louvre, Paris.

« Regard perdu, Marie-Madeleine effleure de sa longue main gauche la tête de mort, support de sa méditation. Le symbolisme du miroir est double et contraire : emblème de luxure et d'orgueil, il évoque la coquetterie passée de la Madeleine mais en même temps, il réfléchit, exprime donc prudence et vérité, connaissance de soi³². »

De la corbeille sortent quatre fleurs accompagnées de feuillages laissant apparaître un masque que toutes les descriptions ont qualifié de crâne, ou de tête de mort. Il s'agit plus sûrement d'un masque de parure environné d'un éventail et d'un miroir. Complétant le décor, des flammes de ruban et un collier de perles tombent des bords du panier.

Le motif de la couleur évoque sans ambiguïté le thème si populaire au XVII^e siècle du dépouillement de la Madeleine, du renoncement aux vanités et aux tentations terrestres, abondamment répandu par la propagande de la Contre-Réforme.

Scène 4 : L'assomption de Marie-Madeleine.

Issue de la tradition provençale, la scène suivante représente Marie-Madeleine auréolée, habillée de ses longs cheveux, à genou et élevée dans les airs par le ministère des anges au sommet de la montagne



que couronne le Saint-Pilon. La scène, largement développée à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin, fut reprise en un groupe colossal de marbre blanc dû au sculpteur Marochetti en 1844, derrière le maître autel dans l'église de la Madeleine, à Paris.

L'image de la couleur est bien précise : quatre anges dans une nuée accompagnent l'assomption de Marie-Madeleine, celle-ci, auréolée, les mains jointes vers la droite du ruban, dirige son regard vers l'observateur.

Scène 4 :
L'assomption de Marie-Madeleine, sept fois par jour au Saint-Pilon.

Scène 5 : La coupe fleurie au monogramme du Christ.

Elle représente une coupe d'argent formée de gaudrons reposant sur un pied central muni d'une embase. Accompagnée de deux poignées en forme de S, la coupe est couverte d'une demi-sphère à l'identique, terminée par un col étroit d'où s'échappe un cœur enflammé, porteur



du monogramme du Christ IHS³³ surmonté de la croix latine. Quatre fleurs naissent à la base du cœur et deux à la base des flammes. Cette coupe évoque l'Eucharistie – c'est-à-dire la bénédiction – sous l'espèce du vin consacré, offert pour nourriture spirituelle.

Connu dans l'église primitive, le monogramme du Christ trouve sa forme IHS dans le début du XIII^e siècle. En 1540, il est adopté par Ignace de Loyola qui en fait le blason de la

Scène 5 :
La coupe fleurie d'où s'échappe le cœur enflammé de Jésus.

32. Odile Delenda, in *catalogue d'exposition*, Musée Pétrarque, Fontaine de Vaucluse, 1988.

33. Le « monogramme sacré » était à l'origine une abréviation de la forme grecque du mot *Jésus*, inspiré de son titre de majesté *Christus*, connue au XI^e siècle. Adopté par l'Église d'Occident, il prit parfois, à tort, la signification de « *Iesus Hominum Salvator* » (Jésus Sauveur des Hommes). Vers 1540, la Société de Jésus le prit pour emblème, lui donnant la signification de « *Jesum Habemus Socium* » (Nous avons Jésus pour compagnon). Cf. *Dictionnaire des mythes*, op. cit.

Compagnie de Jésus et le diffuse largement. À partir de 1686, le culte du sacré-cœur enflammé de Jésus est répandu par Marguerite-Marie Alacoque³⁴, à la suite d'apparitions entre 1673 et 1675.

La plus ancienne couleur des Compagnons du Devoir emprunte ce symbole chrétien.

Scène 6 : La Pénitence.

Marie-Madeleine médite dans la grotte de la Sainte-Baume, au lieu dit « de la pénitence » : c'est le seul endroit élevé de la grotte qui reste sec pendant toute l'année et la croyance populaire place sa couche à cet endroit. Agenouillée, le visage soutenu par son bras gauche appuyé sur une éminence du rocher, Marie-Madeleine est nue, couverte – selon la tradition – de ses seuls longs cheveux, au devant d'un livre ouvert côtoyé d'un crâne, lui-même surmonté d'une croix.



Le livre représente l'Évangile et le crâne symbolise le Golgotha – le « lieu du crâne » en hébreu – sur

lequel fut plantée la croix. À l'opposé, un vase évoque le parfum qu'elle répandit sur le Christ. Les rochers, parsemés de jeunes pousses, déterminent le contour de la grotte et s'élèvent jusqu'à son ouverture, éclairée de rayons lumineux.

Le sommet des rochers surplombant l'ouverture soutient une minuscule chapelle de Saint-Pilon – qui a échappé à toutes les descriptions – elle est dissimulée à côté du panier fleuri qui renouvelle la série des six scènes.



La longueur développée du déroulement du ruban est de 272 mm, correspondant à un diamètre de rouleau de 86,6 mm. La largeur du dessin de 40 mm s'inscrit dans la largeur du ruban de 56 mm, entre deux liserés de 3 mm distants de 43 mm. Les rubans larges de 96 mm recevaient la même impression, mais en deux passages alternés dans le sens montant et descendant.

Ainsi, à chaque tour de rouleau, la couleur du Compagnon s'enrichit de symboles empruntés à la grande histoire chrétienne, que la tradition provençale complète et rassemble pour l'édification des hommes.

Le symbole est le langage du Compagnonnage et, comme au tympan de la cathédrale qu'Emile Mâle qualifie de « Bible des pauvres », la couleur du Compagnon porte un message, et ce message s'adresse à tous ceux qui feront l'effort d'une lecture préservant la part de la transmission et de l'esprit : *Va vers mes frères...*

Jean Bernard ajoutait :

« Nos anciens nous ont laissé un héritage exprimé par des symboles sur nos couleurs [...] il faut savoir et étudier tout cela, c'est dans cette étude que se trouve la réponse...³⁵ »

34. Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), religieuse Visitandine à Paray-le-Monial. Cf. *Dictionnaire historique des Saints*, société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, Paris, s. d.

35. Jean Bernard, « Le Compagnonnage de l'an 2000 », *Compagnonnage* n° 442, juin 1980.



Marie-Madeleine sur un lit de nattes,
au lieu de la pénitence dans la grotte de
la Sainte-Baume.

Gravure au burin, XVII^e siècle.
Collection R. Édeline.

MARIE-MADELEINE, PATRONNE DES COMPAGNONS DU DEVOIR

L'étude de l'ancienne couleur de Sainte-Baume autorise une première conclusion : la nouvelle couleur à l'effigie de Marie-Madeleine est une affirmation de catholicité des Compagnons du Devoir.

Elle puise tous ses symboles dans l'imagerie religieuse de la Contre-Réforme³⁶ dont Marie-Madeleine fut le modèle magnifié.

Tout naturellement, nous sommes tentés de replacer cet épisode dans la partition de la société due aux effets de la Réforme et, il faut l'avouer, le tableau s'encastre assez bien. Le Compagnonnage se serait divisé à la suite de la condamnation pour « pratiques impies » (sentence de la faculté de théologie de la Sorbonne en 1655). D'un côté, les Compagnons du Devoir se soumettent en partie aux volontés de l'église et décident de ne plus admettre que des catholiques et, de l'autre, une fraction de menuisiers et de serruriers, plus tolérants en matière religieuse, se séparent de la société et se disent « non du Devoir³⁷ ». (Ceci n'indique pas que ces Compagnons soient protestants.³⁸)

Pourtant, la théorie sur l'origine religieuse de la scission du Compagnonnage n'est pas évidente. Rien ne nous permet d'affirmer que la scission est consécutive à l'avènement du protestantisme. En effet, la division affecte principalement les menuisiers et les serruriers qui n'ont pas été visés par la condamnation de la Sorbonne alors que les cordonniers, selliers, chapeliers, tailleurs d'habits et couteliers, condamnés, n'ont pas donné lieu à une scission.

L'ancien usage chez les selliers, dénoncé lors de la condamnation, précisait : « Les huguenots étaient reçus par les catholiques et les catholiques par les huguenots. »³⁹ C'est une précision importante : le Compagnonnage n'était pas affecté par la division religieuse à l'époque de la condamnation.

Les Compagnons non du Devoir ont pu décider de conserver les anciens usages qui leur permettaient d'admettre les catholiques comme les protestants (ce qui conforterait l'affirmation des Gavots selon laquelle ils sont restés fidèles aux anciennes traditions), tandis que les Devoirants adaptent leurs règles conformément aux usages de l'époque, fortement influencés par l'église catholique.

La scission des menuisiers et serruriers pourrait aussi trouver son origine – comme d'autres scissions plus tardives – dans une révolte d'Aspirants ou de Compagnons las de payer des bienvenues, des taxes d'embauche et autres frais de réception. Dans ce cas, c'est peut-être plus tard (au début du XIX^e siècle) qu'il a été opportun d'évoquer une origine religieuse à cette scission. Cela aurait pu être de nature à

36. Contre-Réforme : expression inventée au XIX^e siècle par les historiens ; elle désigne l'ensemble des mesures prises aux XVI^e et XVII^e siècles par l'Église catholique pour corriger les abus dénoncés par la Réforme protestante.

37. Également appelés « Gavots ». Cette appellation est citée pour la première fois en 1677 ou l'on apprend que les Compagnons sont « différents et divisés d'une autre compagnie, laquelle ils appellent les Gaveaux » (Laurent Bastard, « Le Compagnonnage et l'Église au XVII^e siècle : des relations difficiles », *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, volume 3, Musée du Compagnonnage, Tours, 2001).

38. Les Compagnons « non du Devoir » sont restés fidèles aux messes, aux saints patrons et même à Marie-Madeleine qui orne la page de garde du Rôle des Compagnons menuisiers non du Devoir de Nantes (vers 1765). Cependant, ils ne visitent pas la Sainte-Baume.

39. Martin Saint-Léon, *Le Compagnonnage*, op. cit., la condamnation en Sorbonne, p. 67.

conforter la position des Compagnons du parti libre (Devoir de Liberté), opposé aux Devoirants.

Si l'on ne sait pas confirmer l'origine religieuse de la scission dans le Compagnonnage, on peut cependant rappeler le contexte :

- Le Compagnonnage est attesté historiquement dès 1419⁴⁰.
- La scission des menuisiers et serruriers a dû se produire avant 1677, date de la plus ancienne mention de Gavots.
- Le Compagnonnage du Devoir Étranger des tailleurs de pierre est connu à partir de 1750, mais il est certainement plus ancien⁴¹.

Ces Compagnonnages vont s'affronter pendant tout le XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle et même le port de la couleur sera la cause de certains conflits.



LES COULEURS DU XVIII^e SIÈCLE

(clichés de rubans du XIX^e, du modèle de ceux qui avaient cours au XVIII^e)

1. La couleur fleurie des Compagnons Passants tailleurs de pierre du Devoir.
2. La couleur fleurie des Compagnons Étrangers tailleurs de pierre.
3. La couleur unie des Compagnons Menuisiers et Serruriers non du Devoir (Gavots).
4. La couleur de Sainte-Baume des Compagnons du Devoir.

40. Ordonnance de Charles VI aux cordonniers de Troyes : « *Plusieurs Compagnons et ouvriers du dit mestier de plusieurs langues et nations aloient et venoient de ville en ville ouvrer pour aprendre, congnoistre, veoir et savoir les uns des autres...* »

41. Cette affirmation repose sur le fait que la rixe de Tournus de 1825 avait pour objet de reprendre la ville de Lyon, qui avait été « perdue » cent ans plus tôt.

42. G. Duchet-Suchaux et M. Pastoureaux, *Guide iconographique de la Bible et des Saints*, éd. Flammarion.

43. « C'est le joli temps de la Régence / ou l'on fit tout, excepté pénitence. » (chanson populaire).

L'environnement historique de la couleur de Sainte-Baume.

Le personnage de Marie-Madeleine :

- Le culte de Marie-Madeleine était répandu dans toute la chrétienté, mais la Contre-Réforme l'amplifie davantage en faisant de Marie-Madeleine la personnification du sacrement de la pénitence⁴².

- Véritable héroïne de la Contre-Réforme, Marie-Madeleine devient la figure favorite des plus grands artistes des XVI^e et XVII^e siècles.

Le contexte de l'époque :

- À la mort de Louis XIV s'ouvre la Régence (1715-1723), période marquée par la libéralisation institutionnelle, religieuse et morale⁴³, en réaction contre la rigueur imposée au cours des dernières années du règne précédent.

– La période de 1723 à 1743 fut la plus calme et la plus prospère du règne de Louis XV, surnommé le bien-aimé.

Le Compagnonnage au début du XVIII^e siècle :

– Malgré les rapports difficiles avec la police et des conflits sociaux dans toute la France, le nombre de sociétés du Devoir s'accroît d'environ 10 entre 1700 et 1706⁴⁴.

– *La Petite Varlope*, publiée vers 1720⁴⁵, invite le Compagnon à visiter la Sainte-Baume et Saint-Maximin.

Le décor de la couleur :

– Trois scènes sont entièrement dédiées à Marie-Madeleine et les trois autres sont des motifs fleuris. Tous les thèmes sont puisés dans l'iconographie de la Contre-Réforme dont l'image de Marie-Madeleine fut le modèle magnifié.

– L'emblème du cœur enflammé de Jésus est répandu à partir de 1686 par Marguerite-Marie Alacoque.

– Les spécialistes consultés se sont prononcés pour un décor et une écriture des couleurs de l'époque fin XVII^e-début XVIII^e siècle.

L'industrie rubanière :

– Les premiers gaufrages de rubans apparaissent en France en 1680. Bien qu'éloigné de notre sujet, ce fait générateur permet d'affirmer que la couleur gaufrée est apparue postérieurement à cette date.

– L'essor de la rubanerie s'amplifie avec la Régence et, au règne de Louis XV, c'est le triomphe du ruban.

Bien qu'il manque encore les preuves irréfutables, lieu, auteurs et la machine à gaufrer, la conclusion s'impose d'elle-même : les Compagnons du Devoir ont choisi l'image de Marie-Madeleine pour affirmer leur catholicité, cela s'est passé vers 1730 et, à partir de là, ils ont créé une machine à gaufrer leurs couleurs qu'ils ont déposée chez un Compagnon, au lieu de Saint-Maximin proche de la Sainte-Baume.

Ce mouvement a rencontré une large écho dans les sociétés du Devoir, au point que cette couleur fut adoptée par toutes les corporations comme le dénominateur commun du Compagnonnage du Devoir.

LA COPIE DE LA PREMIÈRE COULEUR

Dans une époque postérieure à celle qui vit apparaître la couleur du XVIII^e siècle et pour une raison que l'on ignore, une nouvelle couleur gaufrée a vu le jour. Son dessin respecte scrupuleusement les thèmes de la précédente, mais son trait est plus moderne et le graphisme, soumis à des spécialistes, accuse une écriture de la fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle.

L'usure de la première machine à gaufrer pourrait être à l'origine de son remplacement mais, dans ce cas, on aurait dû faire l'économie du rouleau gravé en le récupérant, car sa valeur représente environ les deux tiers de la dépense globale.

44. La liste adoptée en assemblée générale de Lyon, le 18 mai 1807 indique les tourneurs, les tondeurs de drap, les vitriers, les selliers, les poêliers, les doleurs, les couteliers, les ferblantiers, les bourreliers et les charrons qui s'ajoutent aux treize sociétés anciennes. (Variable selon les sources.)

45. J.-M. Mathonière place à la date du 19 décembre 1704, un arrêt contre des Compagnons menuisiers du Devoir à La Guillotière (faubourg de Lyon à cette époque) qui aurait inspiré « La chanson nouvelle de Maître Arnaud de Lyon », constituant la troisième œuvre du recueil *La Petite Varlope*. Ce fait générateur autorise la datation de la première édition de l'ouvrage à une date antérieure à celle de l'édition de Chalon, en 1755.



Plus sûrement, cette nouvelle machine est l'œuvre d'un corps de métier récent dans le Compagnonnage, à qui l'on refusait le port des couleurs parce qu'il n'était pas encore reconnu par les autres corps. Ces Compagnons ont pu s'affranchir de ce refus en réalisant une nouvelle machine, inspirée au plus près du dessin de la première, trouvant ainsi la liberté de porter fièrement leur couleur comme tous les autres Compagnons.

Quel pouvait être ce corps de métier assez hardi pour affronter les autres métiers du Compagnonnage?

L'histoire ne nous le dit pas, mais nous sommes très tentés de croire qu'il pourrait s'agir des maréchaux-ferrants dont le Compagnonnage, qui a traversé tout le XVIII^e siècle, ne fut reconnu que le 25 octobre 1789 à Lyon. Ils ne manquaient ni de nombre, ni de puissance pour tenter l'aventure et leur caractère était assez bien trempé pour tenir tête aux contradicteurs.



Groupe de Compagnons maréchaux-ferrants du Devoir de Paris.

Ils arborent fièrement leurs couleurs auprès de la Mère. Remarquer la forme de fer à cheval donnée à un ruban (couleurs modèle F.I.S.). Cliché non daté, vers fin XIX^e - début XX^e siècle.

À gauche : la copie de la couleur du XVIII^e siècle. Fin XVIII^e - début XIX^e.

LA RÉPLIQUE DES TISSEURS FERRANDINIERS

Regroupés à l'issue de la première révolte des canuts, les ouvriers ferrandiniers de Lyon se déclarent Compagnons ferrandiniers le deuxième dimanche de février 1832. Fondés par eux-mêmes, ils reçoivent dix Compagnons dès la fin mars dans Lyon, la ville de fondation, et nomment une première Mère en mai 1832. Ils parviennent à organiser leur tour de France à partir de Lyon par l'ouverture de passages à Paris (1837), Tours (Pâques 1842), Saint-Étienne (1848), Reims (1849), Elbeuf (1855) et Nîmes (1859)⁴⁶. Ils adoptent comme emblème le vert, symbole de l'espérance et le rouge, symbole de l'honneur large de huit lignes⁴⁷ puis large de vingt lignes et de cent dix centimètres de longueur. Mais ils n'ont pas les couleurs du Devoir qu'une « âme charitable » leur propose, contre toute convention. Le manuscrit de *Lyonnais la Sévérité* nous renseigne :

« En 1836, un homme, se disant Compagnon cordonnier en relation avec celui de la Sainte-Baume (?), vient nous proposer les couleurs des corps compagnonniques du Devoir, il nous montra des échantillons [...] on le remercia... »⁴⁸

En 1839, ils adoptent le nom de Compagnons tisseurs ferrandiniers mais ils ne sont toujours pas reconnus des autres corps, jusqu'à ce que les Compagnons selliers carrossiers⁴⁹ acceptent de conduire leur reconnaissance avec les tondeurs de draps pour parrains et les corps présents : chapeliers, cordiers, teinturiers, tanneurs corroyeurs, vanniers et blanchers chamoiseurs, ce qui est loin de représenter la majorité des corps d'état du Compagnonnage de l'époque⁵⁰. Rendons la parole à *Lyonnais la sévérité* :

« En 1842, les Compagnons tisseurs ferrandiniers envoyèrent un Compagnon à Saint-Étienne, pour s'entendre pour les couleurs, avec le modèle... Tout se fit à la perfection... Fait que chaque corps pouvait trouver des couleurs vers nous, aussi bien qu'à la Sainte-Baume. Les cylindres de gaufrage et le dessin monta à la somme de 400 francs. On fit présent aux Compagnons selliers carrossiers, nos pères, et aux

46. Les dates correspondent à la première réception de Compagnon tisseur ferrandinier dans chaque ville. Ces renseignements sont puisés dans le livre-matricule des réceptions de tisseurs ferrandiniers de 1832 à 1941, récemment retrouvé. Archives de l'A OCD, Saint-Étienne. – Autre exemplaire de Lyon de 1832 à 1855. Archives Municipales de Lyon, cote I, n° 3377, cité par Lucien Carny.

47. Ligne : unité de mesure des étoffes, à Paris et Lyon, la ligne valait 2,37 mm, et 2,07 mm à Saint-Étienne, en 1801.

48. Manuscrit daté de 1859 : « Histoire de la fondation des Compagnons tisseurs ferrandiniers de 1831 à 1847 par Jean-Louis Philipe, *Lyonnais la Sévérité* », reproduit

in *Les Compagnons en France et en Europe*, éditions Garry, tome IV. – Voir également Laurent Bastard, « Le Compagnonnage des tisseurs ferrandiniers du Devoir », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, volume 6, Musée du Compagnonnage, Tours, 2004.

49. Le nom de sellier carrossier s'applique aux ouvriers selliers qui travaillent sur les carrosses.

50. Cf. *Les Muses du Tour de France*. « Constitution donnée par les Compagnons selliers carrossiers du Devoir à leurs enfants, les Compagnons tisseurs ferrandiniers du Devoir ». Passée à Lyon le 1^{er} novembre 1841.



Estampage du rouleau de gaufrage de la machine des Compagnons tisseurs ferrandiniers.

Compagnons tondeurs de draps, nos parrains, à chacun d'un jeu de couleurs à titre de remerciement et de reconnaissance.

« Les compagnons tondeurs de draps nous firent présent d'une alliance en or, tenue par un ruban rose... signe indissoluble entre les deux corps. »

N'étant pas reconnus par les autres corps du Devoir, les Compagnons tisseurs ferrandiniens s'affranchissent du refus qui leur était opposé et, n'ayant rien obtenu depuis qu'ils ont refusé l'offre du cordonnier de 1836, ils font réaliser une autre machine reproduisant approximativement le dessin des couleurs qu'ils ne pouvaient pas acquérir à Saint-Maximin, où d'ailleurs, leur tour de France ne passait pas.

Ainsi est apparue à Saint-Étienne en 1842, une réplique des anciennes couleurs dont le dessin présente bien des différences. La reproduction des six scènes respecte les sujets et l'ordre de lecture des couleurs anciennes, mais le trait du dessin est plus tendu, plus stylisé et très différent.

Scène 1 : La couronne de douze fleurs.



La corbeille tressée à larges mailles comporte un rang d'osier supplémentaire dans les deux sens : sept au lieu de six et les torsades de la base et du bord supérieur sont différentes. Elle contient deux fruits de cinq quartiers, plus deux quartiers ou tranches séparées. Les deux rameaux feuillus évoquent plutôt la forme du gland de chêne, le feuillage du pourtour extérieur de la couronne a disparu et les douze fleurs n'ont plus de pétales.

Les initiales J.B sont reproduites avec un graphisme différent et l'écriture du N du mot *NOLI* est inversée.

Scène 2 : *Noli me tangere*.



Au jardin, le dessin de Marie-Madeleine ne soutient pas la comparaison, sa position, les plis de sa robe, son visage vide et ses cheveux raides ne peuvent pas rendre la fière expression du dessin original. Jésus, portant la barbe, n'est plus habillé que d'un pagne soutenu par son bras droit et la bêche a pris une forme trapézoïdale. Au parterre, les trois fleurs sont remplacées par une plante feuillue, l'olivier ne porte plus que trois rameaux et un jeune arbuste apparaît derrière Jésus.

Scène 3 : La déposition des vanités.



La corbeille d'osier, de même facture que la première, contient un tamis semi circulaire cachant partiellement le masque et le cadre rectangulaire ne reflète plus le dessin que l'on trouvait sur l'original. Deux flammes de rubans réunies sous une cocarde et une autre, à l'opposé, tombent de la corbeille d'où s'échappent trois fleurs environnées de feuilles.

Scène 4 : Le ravisement de Marie-Madeleine.

Le dessin de Marie-Madeleine est, là aussi, mal rendu mais la grande différence se trouve dans la représentation des anges qui ne sont plus que deux, les deux autres sont remplacés par deux têtes d'angelots joufflus et ailés, reposant sur une nuée.

Scène 5 : La coupe fleurie.

La forme de la coupe est très proche de l'original, les fleurs sont cependant d'une autre nature.

Scène 6 : La pénitence.

Le vase de parfum a disparu et les parois de la grotte se sont enrichies d'une étonnante végétation de jeunes pousses, les dessins de Marie-Madeleine et du crâne sont toujours aussi approximatifs et la petite chapelle de Saint-Pilon a disparu du sommet de l'ouverture de la grotte.

La longueur développée du déroulement du ruban est de 273,3 mm correspondant à un diamètre de 87 mm, très proche du modèle original. La largeur du dessin de 48 mm s'inscrit dans la largeur du ruban de 64 mm, entre deux liserés de 3 mm distants de 53 mm.

La machine des ferrandiniers.

L'amusante histoire de la redécouverte de la machine des ferrandiniers mérite bien d'être contée. Nous disposons d'une communication d'Abel Boyer dans le journal *Compagnonnage* n° 78-79 d'octobre 1947⁵¹ et, comme pour l'ancienne machine, de la description de Roger Lecotté dans *Archives Historiques* sous la référence 303 :

« Châssis de fer. – H. 570. – l. 370. Manivelle. – L. 350. – l. 980. Le châssis supporte deux cylindres engrenés, susceptibles d'être rapprochés l'un de l'autre par une vis de serrage et actionnés par une lourde manivelle de fer amovible. La face extérieure du cylindre, en cuivre, du bas, porte en creux, une suite de motifs auquel correspondent, en relief, les mêmes motifs portés sur la matière plastique recouvrant le cylindre du haut. Le cylindre en cuivre est chauffé intérieurement au charbon de bois. Les pièces de ruban passent entre les cylindres et en sortent estampées. – Provient des CC. tisseurs ferrandiniers du Devoir de Saint-Étienne. Réplique de celle acquise en 1921 par la Fédération Intercompagnonnaïque de la Seine et qui servait à la frappe des couleurs à Saint-Maximin, où les Compagnons devaient les prendre, selon la tradition. »

Nous connaissions l'existence de cette ancienne machine par la relation qu'en fit Jean Briquet dans son ouvrage sur Agricola Perdiguier⁵² et par un courrier du Compagnon Terrasson daté du 5 mars 1951⁵³, confirmant le dépôt de la machine au siège provincial de Lyon. Nous avons également recueilli le témoignage du Compagnon Jean Bernard, lequel confirmait que la machine des ferrandiniers était restée sur la



51. Abel Boyer précise : « Ajoutons qu'une réplique de l'ancienne machine existait à Saint-Étienne chez les Compagnons tisseurs ferrandiniers qui l'ont cédée, dernièrement, au musée du Siège Provincial de Lyon. »
52. Jean Briquet, *Agricola Perdiguier, Compagnon du tour de France et représentant du peuple*, Librairie Marcel Rivière, Paris 1955, pp. 401-402 et cliché PL. X, p. 406.
53. Léon Terrasson, Compagnon cordonnier du Devoir à Saint-Étienne, dans un courrier à Roger Lecotté aimablement communiqué par Laurent Bastard.



cheminée de son bureau pendant tout le temps de son séjour à Lyon. (1941-1947)

Il fallait donc rechercher dans cette ville, dans la Maison et les Musées ou encore, auprès des Anciens qui ont accueilli nos recherches avec intérêt, auprès du Provincial et du Prévôt de Lyon, pour retrouver – enfin – le précieux dépôt, si bien conservé dans les réserves de la Maison de Lyon, que tous l'avaient oublié!⁵⁴

Cinquante ans après sa dernière exposition, nous avons eu le bonheur de découvrir la machine!

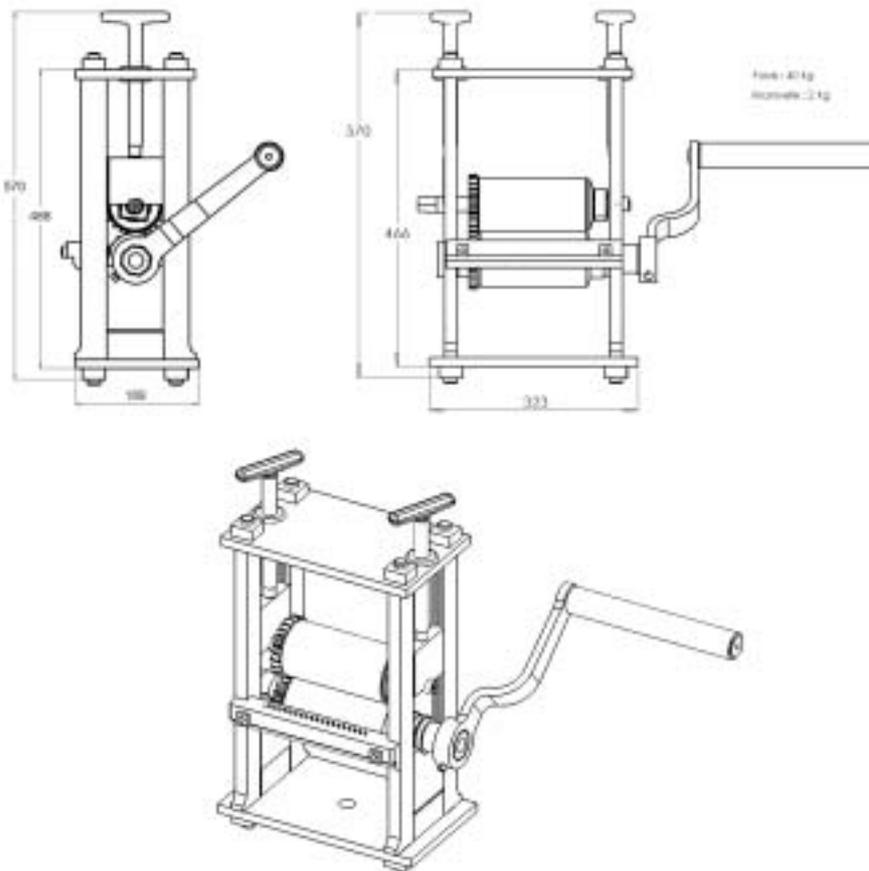
Elle présente une grande différence avec les autres, le rouleau gravé possède trois séries de dessins parallèles dont l'un correspond aux rubans de 64 mm. L'autre comporte deux séries de dessins inversés dans le sens montant et descendant, pour l'impression des rubans larges en un seul passage. Les axes et les coussinets sont fort usés et la rouille avait envahi toutes les pièces en fer mais, après plus de cent-soixante ans, elle témoigne dignement du Compagnonnage disparu des tisseurs ferrandiniens.

Le démontage de la machine n'a pas livré d'indication supplémentaire sur son origine, mais sa conception et l'ajustage de ses pièces confirment la maîtrise de l'ouvrier qui l'a réalisée.

54. Nous tenons à remercier les Compagnons qui ont contribué à la découverte en mars 2001 : G. Chambe, *Georges le Lyonnais*, C. serrurier D.D., Provincial de Lyon; François Pringault, *Normand la Générosité*, C. couvreur D.D., Prévôt de la Maison de Lyon; M. Levallois †, *Marcel le Normand*, C. serrurier D.D.; Marcel Chambéron, *Forézien l'Ami du Trait*, C. charron carrossier D.D.; Guy Desprat, *Bressan la Fidélité*, C. Passant charpentier D.D.; Jean Claude Iltis, *Beauceron l'Estimable*, C. charron carrossier D.D.



Le Compagnon Piltan, tonnelier, estampe un ruban de soie large sur la machine des Compagnons ferrandiers. Cliché pris à la maison de l'Association ouvrière des Compagnons du Devoir de Lyon dans les années 1950-1955.



LA COULEUR INSPIRÉE DU DESSIN DES TRAPPISTES

C'est la quatrième couleur de la série « de Sainte-Baume », elle est plus rare et moins connue. Roger Lecotté ne l'a pas mentionnée dans son inventaire mais elle n'a pas échappé à la vigilance de Laurent Bastard, à l'occasion de la recherche de l'iconographie des Compagnons du Devoir à la Sainte-Baume.

Pourtant, cette couleur avait fait l'objet d'un article dans *Compagnonnage* de juin 1944 sous le titre « Symbolisme des couleurs du Compagnonnage » et la signature « Argos »⁵⁵. Son article en deux pages affecte cette couleur aux tailleurs de pierre⁵⁶ et tente d'en donner une description dans une envolée ésotérique peu convaincante.

55. Argos, signe également Tamos. (prince Argien qui, d'après la légende, avait cent yeux dont cinquante restaient ouverts durant son sommeil). De son vrai nom Georges Thomas, Argos est connu pour ses articles dans la revue *Le Voile d'Isis* dont l'un, paru dans le n° 172 (avril 1934) : « Note sur un ancien ruban Compagnonnique », fut justement critiqué par l'auteur de l'article « Une pièce rare du Compagnonnage », *Compagnonnage* n° 7, novembre 1941, note 1, p. 6.

56. Ce que nous démentons fermement car l'exemplaire décrit et tous les autres connus, portent une remarque d'autres métiers et principalement des Compagnons charrons.



Le décor de cette couleur est bien différent des précédents. Ne pouvant lire les scènes dans un ordre respectant la succession logique des événements, nous avons choisi de lire les dessins dans l'ordre montant :

- L'équerre et le compas.
- Le temple de mémoire.
- Le soleil rayonnant.
- *Noli me tangere*.
- La Sainte-Baume.
- La crucifixion.

Scène 1 : Honneur aux arts, Respect au devoir.

L'équerre et le compas entrelacés, symbole ancien des constructeurs, apparaissent pour la première fois sur une couleur du Devoir au centre d'un décor de quatre roses, accostées de feuillages de part et d'autre. Au-dessus, une bannière à deux flammes porte la devise : « HONNEUR AUX ARTS – RESPECT AU DEVOIR ».

Scène 2 : Le Temple de mémoire.

Un temple élevé de quatre colonnes repose sur un socle constitué de sept rangs superposés de sept pierres (ou briques) sur chaque rang. La base, le fût et le chapiteau des colonnes s'inspirent de l'ordre toscan. Elles délimitent un parterre de moellons en perspective qui se prolonge au delà des colonnes du fond et se termine par un portique en plein cintre de pierres taillées.

Les colonnes du premier plan soutiennent un entablement dont la frise porte l'inscription : « TEMPLE DE MÉMOIRE ». Un dôme surmonté d'une boule, ou peut être d'un globe, repose sur la corniche et couvre le monument. Le temple est accosté de deux bustes qui ne paraissent pas reposer sur leur support. Ceux-ci ressemblent à des escaliers d'accès latéral au parterre du temple avec, semble-t-il, une rampe portant une main courante bordant l'escalier du côté du vide. Les deux personnages portent la barbe, celui de gauche a une chevelure importante, tandis que l'autre est couvert, ou dépourvu de cheveux. N'étant pas physionomiste, nous préférons laisser le soin à nos amis charpentiers de nous dire s'ils ont reconnu le Père Soubise et Maître Jacques.

Scène 3 : Le soleil rayonnant.

Au-dessus du temple, luit un soleil rayonnant dont le centre est occupé par un œil. Ce symbole appartient à l'emblématique chrétienne de la période classique⁵⁷. Le soleil rayonne sur un groupe de quatre lettres : D.L.D.P., bien connues des Compagnons charrons carrossiers.

Au-dessus, deux mains entrelacées ou « bonne foi » évoquent la fraternité. Ce symbole ancien, largement répandu depuis le XVII^e siècle, figurait sur les emblèmes des sociétés de secours mutuels créées au XIX^e siècle, dont le cadre juridique servit quelquefois aux anciennes sociétés de Compagnonnages interdites. Plus tard, il sera également adopté par la Confédération Générale du Travail (en 1894).

Scène 4 : *Noli me tangere*.

Au-dessus du phylactère portant l'inscription : « *NOLI ME TANGERE* », le Christ apparaît à Marie-Madeleine au matin du troisième jour. Drapé et auréolé, tenant une bêche de sa main gauche, Jésus pose un doigt de sa main droite sur le front de Marie-Madeleine. Celle-ci, à genou, avance sa main droite pour toucher le Christ. La scène se déroule sur un parterre planté de fleurs à l'ombre d'un grand arbre.

Scène 5 : *L'image des Trappistes*.

La scène suivante annoncée par l'inscription : « *RENDONS HOMMAGE À LA SAINTE-BAUME* », reproduit presque honnêtement le dessin de la lithographie éditée par les pères Trappistes pour subvenir à leurs besoins pendant leur séjour à la Sainte-Baume. Ils sont appelés en 1824 par le marquis d'Albertas, seigneur de Gémenos, pour reprendre la garde des lieux interrompue à la révolution. Pendant leur séjour, les moines Trappistes érigent un chemin de croix de trente-trois stations dans la forêt jusqu'au sommet du Saint Pilon et éditent une chromolithographie représentant Marie-Madeleine pénitente, au devant d'un décor de Sainte-Baume couronné par le chemin de croix. Au milieu de la plaine, un enclos de forme géométrique caractéristique entoure leur couvent.



La couleur s'inspire de l'image des Trappistes, mais elle a pris sa liberté. Encadrée de deux bâtiments, la grotte s'ouvre d'une grande porte en plein cintre au pied de la falaise surmontée d'une chapelle de Saint Pilon, accessible par un chemin à détours planté de croix jusqu'au sommet.

Marie-Madeleine occupe le premier plan de l'image sur laquelle se découpe le couvent avec sa clôture conforme à l'image. Les deux

57. On rencontre dès le XVII^e siècle, l'œil au centre d'un triangle rayonnant pour symboliser le Dieu qui voit tout et la Sainte Trinité, l'œil dans le soleil est une variante de ce symbole. (Aimablement communiqué par Laurent Bastard).

lettres G.B placées dans le phylactère rappellent la signature des anciennes couleurs.

Scène 6 : La crucifixion.

La scène de la crucifixion est la dernière image de la série, c'est la seule représentation connue sur les couleurs de Compagnons. La croix plantée en terre par trois coins de bois est accostée de la Vierge Marie et de l'apôtre Jean. Dans le fond s'élèvent deux monuments à l'échelle réduite, à gauche une tour carrée et à droite, un dôme élevé surmonté d'une boule et d'une flamme. Ce décor évoque la perspective de Jérusalem avec la tour Antonia et le Temple. La scène est encadrée de nuées célestes en forme de tourbillons dont deux sont sous les bras de la croix.

Le dessin des Trappistes permet de dater la couleur à une époque postérieure à 1834, date du départ des moines de la Sainte-Baume. Dès 1840, le livre des signatures ouvert par Félix Hotin à Saint Maximin atteste d'un grand nombre de passages de Compagnons et marque l'apogée du pèlerinage au XIX^e siècle. Cette grande affluence pourrait bien être à l'origine d'une nouvelle couleur de Compagnon mais les événements qui ont débouché sur la révolution de 1848, et les circonstances de l'avènement de Napoléon III en ont sûrement retardé la réalisation.

Cela nous conduirait dans une époque de grande effervescence à Saint Maximin et à la Sainte-Baume avec le rétablissement des Dominicains à l'initiative du père Lacordaire en 1859 et la grande fête de la translation des reliques de Sainte Madeleine, le 20 mai 1860, où Frédéric Mistral est attendu. À cette occasion, le Maître de Maillane s'inspire des lieux et du personnage d'*Avignonnais la Vertu* pour conduire Calendal à la Sainte-Baume, au milieu d'une bataille de Compagnons⁵⁸.

Trois ans plus tard, et bien que son Devoir de Liberté ne l'y invite pas, Agricol Perdiguier visite la Sainte-Baume pour la première fois, en compagnie de Compagnons du Devoir⁵⁹. Il rapportera de son voyage

le décor de la montagne sacrée qui viendra enrichir les lithographies du Père Soubise publiée en 1862 et celle de Maître Jacques en 1863.

Détail de la lithographie représentant Maître Jacques, Perdiguier éditeur, Paris 1863. On reconnaît sans difficulté la Sainte-Baume.

À droite : la Sainte-Baume, dessin de Pierre Letuaire (1798-1884), éditions La Thune, Marseille.



58. Frédéric Mistral, *Calendau*, Imprimerie A. Lemerre, Paris, 1866.

59. Étant Compagnon du Devoir de Liberté, Agricol Perdiguier n'était pas tenu d'accomplir le pèlerinage, il le fit cependant à l'occasion de son troisième Tour de France en septembre 1863.

La machine a disparu et nos archives sont malheureusement silencieuses sur les raisons qui ont provoquées l'initiative d'un corps de métier – ou d'un mouvement compagnonnique – à réaliser une nouvelle couleur aux motifs religieux si marqués qu'elle ne trouvera pas une grande diffusion. Le contexte de l'émergence de l'Union Compagnonnique à la fin du XIX^e siècle nous apportera, plus tard, une hypothèse sérieuse.



Arrivée à la grotte, gravure d'après les dessins du Vicomte de Senonnes, in *Notice sur la Sainte-Baume* de M. Chevalier, Préfet du Var, 1832.

LA COULEUR DE LA F.I.S.

La cinquième et dernière couleur de la série « de Sainte-Baume », au dessin plus moderne, est assurément d'une époque antérieure à la création de la Fédération Intercompagnonnique de la Seine⁶⁰. Mais celle-ci l'a diffusée dans tous les corps de métiers du Devoir pendant toute la période de son existence, de 1913 jusqu'à la guerre de 1939. Cela justifie notre appellation « couleur de la F.I.S. » et permet de la distinguer des anciennes couleurs. Elle est d'ailleurs la plus connue et la seule qui soit encore portée aujourd'hui par quelques vénérables Anciens qui préfèrent, à certaines occasions, porter leur couleur de Réception plutôt que celle de velours.

À l'occasion de l'exposition « Paris et les Compagnons du Tour de France », le rouleau de bronze gravé au dessin de cette couleur était présenté seul, sans la machine.

Sous la référence 304, Roger Lecotté décrit ainsi la pièce :

« Rouleau à frapper les couleurs des Compagnons du Devoir. Fin du XIX^e siècle. En cuivre, de forme cylindrique. Longueur : 180 mm. Largeur : 140 mm. Motifs gravés en creux pour grandes couleurs :

- La Madeleine dans la solitude de la Ste-Baume - St-Maximin.
- Compas et équerre rayonnants et laurés, entourés d'arabesques
- Deux cannes croisées.
- Chien sur un tertre - Amitié - Fidélité.-
- Le Christ en bon jardinier avec la Madeleine agenouillée. *Noli me tangere*.

- Temple Romain - Union et Concorde.-
- Le bâti en bois n'est pas exposé. »(en 1951)

60. Fondée en 1911 (statuts en mai 1913), la Fédération Intercompagnonnique de la Seine réunit les Compagnons du Devoir et ceux du Devoir de Liberté de la région Parisienne. Elle adhèrera, sans le Devoir de Liberté, à l'Association Ouvrière et elle deviendra la Province de Paris et d'Île de France de l'AOCD en 1952.



Une description plus complète respectant l'ordre de lecture montant, nous permettra d'apprécier la signification des dessins.

Scène 1 : La couronne de chêne et de laurier.

Deux cannes entrecroisées dont les pommeaux sont ornés d'un flot de deux courts rubans, soutiennent une arabesque qui encadre le sujet central, constitué de l'équerre et du compas superposés au centre desquels est un œil rayonnant. Le cercle formé par les rayons s'inscrit dans une couronne de chêne et de laurier encadrée d'arabesques, elles mêmes surmontées d'une fleur.

Aux replis des angles de l'arabesque, quatre évidements filetés permettent de placer les lettres : U.V.G.T. ou D.L.D.P., ou encore aucune, car plusieurs corps de métiers ne connaissent pas cet usage.

Scène 2 : Le désert de Sainte-Baume.

Un phylactère annonce la scène suivante : « – SOUVENIR DE PROVENCE – SAINTE-BAUME – SAINT-MAXIMIN – »

Habillée de ses longs cheveux, à genou et les mains jointes, Marie-Madeleine se détache au devant d'une falaise qui aboutit à gauche, au niveau du plateau. Au cœur de la montagne, une petite chapelle côtoyée d'une croix marque l'emplacement de la grotte au dessous du sommet. Le crâne, un livre, une grande croix et le vase de parfum sont placés sur le rocher affleurant sur lequel, Marie-Madeleine repose son bras.



Scène 3 : Un Temple Romain ?

Encadré d'une arabesque fleurie portant les maximes : « SCIENCES ET ARTS – UNION ET CONCORDE », un temple s'élève sur un socle de



sept marches inégales. De nombreuses colonnes supportent un entablement et le fronton triangulaire d'un temple gréco-romain.

La reproduction de la Maison Carrée de Nîmes, dont la porte a été réalisée par deux Compagnons du Devoir de Liberté en 1824⁶¹, peut s'imposer en première lecture – Nîmes est en effet, un passage cher aux Compagnons – mais le nombre de colonnes de la face ne correspond pas à notre dessin, six au lieu de huit, et le temple est beaucoup plus long.



Le temple moderne répond à l'allégorie du temple de Mémoire de la couleur au dessin des Trappistes, mais l'image est fidèle au plan de la Madeleine à Paris.

S'agirait-il du Parthénon d'Athènes reconstitué? Les huit colonnes de face pourraient confirmer cette hypothèse, mais la longue histoire du Compagnonnage n'a pas abordé les rivages de la Grèce du V^e siècle avant J.C.

Il fallait donc orienter les recherches vers d'autres lieux, dont le symbolisme serait de nature à contribuer à l'édification du jeune Compagnon, nouveau reçu.

La Madeleine.

Il est dans Paris, une église qui pendant longtemps ne sut dire son nom, c'est l'église de la Madeleine élevée dans la rue Royale, à la place de la Madeleine de la Ville-l'Evêque du chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois. La première pierre en fut posée le 3 août 1763, mais le projet de Pierre Contant d'Ivry, membre de l'académie royale d'architecture, d'un plan en forme de croix latine dominée par un large dôme fut remplacé à sa mort en 1777, par le projet de son collaborateur Couture le jeune, également académicien, qui substitua un plan en forme de croix grecque en cinq travées. Mais la Révolution mit un terme à cette construction, le 30 décembre 1791.

Après la signature du Concordat qui restaurait le culte catholique en 1802, l'architecte Pierre Vignon présenta en 1806 un projet qui réunissait sur le même lieu, la banque de France, la bourse et le tribunal de commerce. Mais un décret impérial du 2 décembre 1806 institua un concours pour « l'édification d'un temple à la gloire des armées Françaises ». Parmi les quatre-vingt artistes qui ont soumissionné, Etienne de Beaumont fut désigné vainqueur, mais l'Empereur déclara qu'il avait choisi le projet Vignon, précisant : « c'est un temple que j'avais demandé, et non une église ».

En 1811, Vignon avait rasé les ouvrages de Couture le jeune mais des raisons financières ralentirent les travaux et, après la campagne de Russie, Napoléon renonça au temple de la Gloire en reprenant à son compte l'idée d'en faire une église, mais la chute de l'Empire arrêta le chantier.

Sous la Restauration, Louis XVIII décidait d'en faire une église expiatoire à la mémoire de Louis XVI, de sa famille et de Louis XVII. L'architecte Vignon présentait un ultime projet formant une heureuse synthèse entre le bâti existant du temple napoléonien et le nouveau

61. Duché dit *Vivarais le Chapiteau* et Bernard Hoen dit *Médoc la Rose d'Amour*.



La Madeleine à Paris.

Le Temple moderne répond à l'allégorie du Temple de Mémoire de la couleur au dessin des Trappistes, mais l'image est fidèle au plan de la Madeleine.

projet d'une église expiatoire. Vignon, mort en 1828, fut remplacé après la Révolution de 1830. La monarchie de Juillet pensa consacrer l'édifice aux victimes des Trois Glorieuses mais, à la demande du baron Benjamin Delessert, la chambre des députés décidait au début de 1832 d'affecter des crédits importants en vue de l'achèvement des travaux. L'inauguration eut lieu le dimanche 24 juillet 1842 et la consécration le 9 octobre 1845 par Mgr Affre, archevêque de Paris, après plus de quatre-vingts ans de vicissitudes⁶².

La Madeleine constitue un temple péripète, c'est-à-dire entouré de colonnes, huit de face et dix-huit de côté, plus quatre en retrait sur le perron élevé de trente-huit marches interrompues par un palier.

La perspective de la Madeleine s'accorde parfaitement avec le dessin de la couleur du Compagnon.

Est ce un temple ? Est ce une église ? Dans tous les cas, c'est un édifice glorifiant les tailleurs de pierre, les charpentiers et autres corps dans leurs œuvres et Marie-Madeleine dans son chœur.

Scène 4 : *Noli me tangere*.



La scène suivante se déroule au dessus de l'annonce : « *NOLI ME TANGERE* ». Marie-Madeleine est assise à terre, les jambes repliées, vêtue d'un voile et de ses longs cheveux devant le Christ ressuscité.

Il lui apparaît vêtu d'une longue robe et, tenant une bêche de sa main gauche, il pose un doigt de sa main droite sur le front de Marie-Madeleine : « Ne me retiens pas... » Trois palmiers s'élèvent dans le fond d'une terre inculte de laquelle surgissent pourtant, quatre jeunes pousses entre les deux personnages.

Scène 5 : *Amitié Fidélité*.



Le dernier sujet est relié par deux rameaux d'olivier aux arabesques du premier sujet, les cannes croisées. Au centre des rameaux, un chien avance sur un parterre constitué de feuillages dans lequel apparaît une main gauche offrant la paume. La main symbolise l'Amitié et le chien, la Fidélité, vertus annoncées autour de l'image qui rappellent les engagements pris au soir de sa réception, dont le Compagnon se souviendra pendant toute sa vie.

La couleur de la FIS – ou couleur moderne⁶³ – est issue de la machine à gaufrer décrite par Lecotté en tête de chapitre, différente des précédentes en ce sens qu'elle n'autorise que le seul passage des rubans larges (105 mm).

La machine de la F.I.S.

Aucun élément ne nous permet, à ce jour, de préciser la date de construction de la machine à gaufrer les couleurs de la F.I.S. On la place dans la fin du XIX^e siècle pour remplacer chez le « Père Audebaud » à Saint Maximin, la machine du XVIII^e siècle (ou sa copie ?), certainement bien usagée. Entre temps, on a vu que la réplique des Ferrandiniers de Saint-Étienne et qu'une autre machine, au dessin des Trappistes servaient à la frappe des couleurs de quelques corps de

62. Roger-Armand Weigert, *La Madeleine*, éditions du Cerf, Paris, 1978.

63. C'est le terme employé par Périgord *Cœur Loyal*, note 20 : « Les machines à frapper, la moderne et l'ancienne, acquises par la Fédération en 1921, ont été remises à celle-ci en 1936. »

métiers, mais la grande majorité des Compagnons du Devoir venait acquérir les couleurs authentiques chez Pierre Audebaud, puis chez son fils Louis Octave à Saint-Maximin et de là, poursuivait le voyage jusqu'à la Sainte-Baume.

La rubrique nécrologique de Louis-Octave Audebaud nous renseigne utilement :

« Nous le savions d'une santé un peu ébranlée et forcé de se ménager, lorsqu'il m'offrit de prendre la charge de la frappe des couleurs Compagnonniques, dont la Fédération a acheté les machines à frapper, mais nous espérions... Hélas! Pour la Noël il s'éteignit et avec lui s'éteint peut être, une coutume, une tradition de l'ordre du Compagnonnage... »⁶⁴

La machine fut donc achetée en 1921 et la frappe confiée à Abel Boyer à Asnières, celui-ci rendit la machine à la F.I.S. en mars 1936. Elle réapparaît en 1951 à l'occasion de l'exposition « Paris et les Compagnons du Tour de France »; elle n'a alors plus de bâti et seul le rouleau de bronze est exposé. Il disparaît à nouveau et nous le retrouverons à l'occasion d'une visite en mars 1996, dignement exposé avec son contre rouleau de bois dans une vitrine du Musée du Compagnonnage, à Tours.



Tout naturellement, Laurent Bastard nous en a livré l'origine : le rouleau de bois a été offert au musée par Madame Alice Gauclin en 1982. Quand au rouleau de bronze, il est d'une autre provenance ! Informé de sa volonté de déposer une pièce au musée, Laurent Bastard s'est déplacé chez M. Jules Bertrand, artisan maçon à Saint-Germain-en-Laye, pour recueillir le précieux don en 1994. Les deux rouleaux de la machine de la F.I.S. sont depuis, à nouveau et heureusement rassemblés dans le Musée du Compagnonnage.



Reconstitution de la machine à l'occasion de l'exposition qui eut lieu à Marseille, lors des Assises Nationales du Compagnonnage (A.O.C.D.) en 2003.

64. *Le Compagnonnage*, février 1923. Article du C. Ernest Boyer, *Tourangeau le Bien-Aimé*, sous le titre « Un deuil dans le Compagnonnage », suivi de l'article d'Abel Boyer : « Une tradition qui meurt ».

L'histoire se termine très bien, mais elle illustre ce qu'il ne faut pas faire lorsqu'on veut préserver un patrimoine ! Que s'est-il donc passé ?

Comme beaucoup d'archives, ces pièces sont dispersées et confiées par la F.I.S. à des Compagnons pour le temps de la guerre. René Gauclin, *Manceau la belle Conduite*, Compagnon Passant charpentier du Devoir reçoit le dépôt du rouleau de bois qu'à son décès en 1982, son épouse remet au Musée. De son côté, Fernand Bertrand, *Parisien le Courageux*, Compagnon Passant charpentier du Devoir prend en charge le rouleau de bronze. Il décède en 1979, mais son fils ne retrouve le rouleau que plus tard dans la maison de famille de Saint-Germain-en-Laye. Reconnaisant une pièce rare du Compagnonnage, il la transmet fidèlement dans le lieu de conservation qu'il connaît le mieux, le Musée de Tours.

Ayant pu contacter M. Bertrand en 1996, il nous a confirmé qu'il ne connaissait pas d'autre élément de la machine ; cependant « il gardait le souvenir d'un jeu de coussinets ». ⁶⁵

Les deux pièces n'étaient pas sorties de la famille ! René Gauclin se trouvait être le neveu par alliance de Fernand Bertrand, ayant épousé Suzanne puis, après le décès de celle-ci, sa sœur Alice, toutes deux filles d'Irma Moinard, elle-même sœur de Fernand Bertrand et épouse de Pierre Moinard, *Nantais la fierté du Devoir*, Compagnon Passant charpentier. La longue lignée d'une famille de charpentiers avait préservé, un peu malgré eux, les dignes témoins de la machine à frapper les couleurs.

LA COMPARAISON DES DESSINS SUCCESSIFS

Par l'affirmation de symboles sur leur couleur du XVIII^e siècle – ainsi que sur les suivantes – les Compagnons du Devoir s'étaient démarqués de l'ancien usage des couleurs fleuries et de celles issues de la rubanerie, mais également de la couleur des Gavots formée de courts rubans bleus et blancs attachés à la boutonnière du côté gauche ou encore, de celles des Compagnons tailleurs de pierre Étrangers qui portaient la couleur fleurie en étoile.

65. Deux coussinets furent également remis au Musée.



LES COULEURS DU DEVOIR DE LIBERTÉ AU XIX^e SIÈCLE

Sous l'Empire – en 1803, selon Perdiguier – les Gavots révisèrent leurs statuts et, sous l'influence maçonnique de deux délégués (sur neuf), ils introduisirent un troisième ordre dépassant l'état de Compagnon Fini : l'ordre des Initiés. Ceux-ci se parèrent d'une nouvelle couleur bleu ciel brodée de fils d'or de « Dignitaire »⁶⁶. Elle porte l'image de la justice tenant en main une balance, symbole de l'impartialité et de l'autre une épée, emblème du pouvoir, le tout souligné par la devise : « La justice les guide ». L'œil flamboyant est au centre du croisement de l'équerre et du compas et les trois points apparaissent sur une couleur de Compagnon.



Les couleurs d'Agricol Perdiguier :
à droite, couleur de Compagnon ;
à gauche, couleur de Dignitaire
(3^e grade).

Cliché Bernard Maisongrande.
Dépôt Association ouvrière des
Compagnons du Devoir.

66. Précisons qu'il y eut une écharpe de PCP (Premier Compagnon) portée par les Compagnons Finis qui exerçaient la présidence, tandis que l'écharpe de DGT (Dignitaire) était portée, dans les mêmes circonstances par celui qui avait le grade d'Initié.



Couleur d'Initié, Dignitaire du 3^e ordre⁶⁷.

67. La couleur datée de 1846 prouve que le Troisième ordre s'est maintenu au-delà de sa suppression en 1843 qui avait été provoquée par la démission de Perdiguier du 3^e ordre.

Vers 1804, une fraction de charpentiers de Soubise quitte le Devoir et se place sous la bannière d'un autre fondateur, le roi Salomon. Ce furent les « Indiens » qui arborent une couleur de trois rubans, blanc, rouge et vert noués par le haut, placée à la boutonnière de leur redingote. Elle porte plusieurs étoiles à cinq branches, les lettres des Indiens : I N D et le G lauré, l'emblème des charpentiers avec l'équerre, le compas et la besaiguë et le temple de Salomon élevé de plusieurs marches⁶⁸.

C'est à cette époque qu'apparaît le terme « Devoir de Liberté⁶⁹ » sous lequel se rangent les menuisiers serruriers Gavots, les tailleurs de pierre Etrangers et les charpentiers Indiens.

Comme les Dignitaires Gavots, certains Compagnons charpentiers Indiens au troisième degré portent une couleur en sautoir, mais du côté opposé, de l'épaule gauche à la hanche droite. Au bas du ruban fermé par une couture à 45°, est suspendue une médaille portant le nom du Compagnon et des marques de charpenterie dans les branches d'un triangle, au milieu duquel est la lettre G entourée de trois étoiles. Richement décoré de fils d'or, le ruban porte une série de symboles, un pont de trois arches abrite les lettres L D P, « Liberté De Passer » que surmonte la lettre S, du nom mythique du fleuve Stharbazanaï⁷⁰. Sur les marches du temple, le maillet qui a tué Hiram accompagne l'équerre et le compas et des lettres triponctuées encadrent le temple. Au dessus, la mention « Rend la liberté au captif » rappelle l'épopée du roi Cyrus ayant autorisé le retour de tous les fils d'Israël sur la terre que « le Dieu du ciel » leur avait donnée et proclamé l'ordre formel de rebâtir le Temple de Jérusalem⁷¹.

68. Il existe plusieurs modèles de couleurs de Compagnons charpentiers du Devoir de Liberté décorées de différents symboles.

69. Le terme « Compagnon de Liberté » se rencontre dès 1756 dans une lettre des Gavots de Lyon à ceux de Macon ; citée par Roger Lecotté, *Le Compagnonnage* n° 662, septembre-octobre 1989. Le plus ancien emploi de l'appellation « Devoir de Liberté » a été découvert sur une pierre tombale de la région d'Avignon ; cf. *Percheron la Philosophie* (Daniel Patoux), in *Compagnons et maîtres d'œuvre*, n° 257, 4^e trimestre 1995.

70. Altération de Schethar-Boznaï, nom ancien du fleuve Euphrate. *La Bible*, Esdras, 5.

71. Les Compagnons charpentiers Indiens se réfèrent à l'Ancien Testament, le décor de la couleur est puisé dans la symbolique maçonnique du 15^e degré, Chevalier d'Orient. Cf. Paul Naudon, *Histoire, rituels et tailleur des hauts grades maçonniques*, éd. Dervy, Paris.





À gauche :
la magnifique couleur des Indiens, Compagnon fini du 3^e degré des charpentiers du Devoir de Liberté. Documentation Jean Philippon.

À droite :
couleur actuelle de fonction au Secrétariat Central des Compagnons charpentiers des Devoirs ; elle reproduit partiellement l'ancienne couleur des Indiens.



Le Devoir de Liberté.

Vers 1850, trois grandes sociétés professionnelles se rattachaient au Compagnonnage du Devoir de Liberté :

- Les Compagnons tailleurs de pierre du Devoir Étranger, surnommés Loups ;
- Les Compagnons et Affiliés menuisiers-serruriers du Devoir de Liberté, surnommés Gavots, les plus nombreux ;
- Les Compagnons charpentiers du Devoir de Liberté, surnommés Indiens ;

auxquels s'étaient également joints, en 1830, les tonneliers foudriers surnommés « Petit Brocs », une fraction dissidente de cordonniers du Devoir, en 1845, et, plus tard, des boulangers et des cordiers.

En ce qui concerne les charpentiers, Martin Saint-Léon plaçait leur intégration à la suite d'une scission survenue dans les rangs des Compagnons Passants charpentiers du Devoir qui aurait eu lieu en 1834⁷², mais la découverte de leur grand livre des Réceptions semble confirmer l'inscription des Compagnons charpentiers de Liberté depuis l'année 1804⁷³.

72. E. Martin Saint-Léon, *Le Compagnonnage*, op. cit., pp. 111-113.

73. Roger Lecotté, *Archives historiques du Compagnonnage*, op. cit., et François Icher, *Les Compagnons ou l'amour de la belle ouvrage*, coll. Découvertes, Gallimard, 1995, p. 54. Cependant, les recherches actuelles de Jean-Michel Mathonière laissent à penser que l'hypothèse d'une naissance vers 1834-1835 est plus plausible, d'autant que la seule « pièce à conviction », le grand livre des Réceptions, est en réalité largement postérieur à la date des premiers enregistrements.

Une page d'histoire.

Afin de comprendre l'évolution du décor des couleurs, Étienne Martin Saint-Léon⁷⁴ et Justin Godart⁷⁵ conduisent nos pas dans l'histoire des Compagnonnages du XIX^e siècle et Jean Philippon⁷⁶, dans l'histoire de la naissance de l'Union Compagnonnique.

Après la période de la Restauration qui vit l'apogée des Compagnonnages, les premiers symptômes de décadence apparaissent à partir des années 1830.

Martin Saint-Léon en énumère les causes :

- l'intolérance des Devoirs qui entretient des divisions déplorables ;
- le discrédit du Compagnonnage à cause de pratiques surannées ;
- l'évolution industrielle et l'avènement du machinisme qui remplacent peu à peu le geste de l'artisan ;
- enfin, l'avènement du chemin de fer qui modifie les vieux usages du Tour de France.

Les scissions et les rixes entre Devoirs se poursuivent au-delà de 1840, année où Perdiguier a pu écrire que « le Tour de France cesse d'être un champ de carnage ». Toutefois, les Compagnons ne sont pas réconciliés et la décadence se poursuit. Des initiatives vont voir le jour : en 1831, se fonde à Albi une première société d'Anciens Compagnons Réunis, puis à Lyon, des Compagnons élaborent les statuts d'une société de bienfaisance, ouverte aux seuls enfants de Maître Jacques et fondent en 1842, la Société des Amis de l'Industrie, inscrite sous le n° 123 au rang des Sociétés de Secours Mutuels en 1852. À partir de 1865, celle-ci accueille également les Compagnons du Devoir de Liberté.

En 1864, dans cette même ville de Lyon, le Compagnon vitrier du Devoir Lucas, *Berry la Bonne Volonté*, prend la présidence d'une nouvelle Société des Anciens Compagnons Réunis ouverte aux Compagnons des trois rites, Jacques, Soubise et Salomon et propage ses idées de régénération.

La couleur de la société est créée en 1867, elle réunit les trois fondateurs et annonce la « Réconciliation Compagnonnique de tous les Devoirs Réunis, 1867 ». Cette couleur sera portée jusqu'en 1874.

À la mort de Jean-Marie Combes, son premier président et sur proposition des membres de la Société des Amis de l'Industrie, l'Empereur nomme à sa place Lucien Blanc, *Provençal le Résolu*, Compagnon bourrelier harnacheur du Devoir, le 14 juin 1868. Sa première tâche sera de rechercher le rapprochement avec la Société des Anciens Compagnons Réunis.

L'Union Compagnonnique.

La fusion s'opère le 14 juillet 1872 et donne naissance à la Société des Anciens Compagnons Réunis, Amis de l'Industrie.

Un congrès de cette société, tenu le 1^{er} novembre 1874 à Lyon, fonde la Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs Réunis. Cette fédération constituée d'anciens Compagnons retirés⁷⁷ se dote d'une nouvelle couleur, aux trois couleurs de la France avec la ruche, elle vote l'abolition des préséances et la reconnaissance des trois fondateurs. Mais



« Aux trois fondateurs ».
Couleur de la Société des anciens Compagnons réunis. Lyon 1867.

74. É. Martin Saint-Léon, *Le Compagnonnage*, éd. Armand Colin, Paris, 1901. Rééd. Librairie du Compagnonnage, Paris, 1977.

75. Justin Godart, *Travailleurs et métiers Lyonnais*, éd. Cumin et Masson, 1909.

76. Jean Philippon, *Bordelais la Constance*, Compagnon cuisinier des Devoirs Unis, « Aux origines de l'Union Compagnonnique », in *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, volume 1, Musée du Compagnonnage, Tours, 1998.

77. À la fin de son Tour de France, le Compagnon se retire d'office de la conduite des affaires de la société, celle-ci reste sous la responsabilité des jeunes formant le corps actif, seule instance ayant le droit de transmettre le Devoir.



Ci-dessus, de gauche à droite :

Couleur de la Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs Réunis, 1874. Aux couleurs de la France : bleu, blanc, rouge et le noir pour le deuil.

Couleurs de l'Union Compagnonnique, 1889.

Rouge : couleur des Compagnons des Devoirs Unis.

Blanche : couleur de Mère et de Compagnon d'honneur.

Documentation Jean Philippon.

elle doit encore s'appuyer sur les corps actifs, les jeunes du Tour de France qui seuls, ont le droit de recevoir des Compagnons.

Elle réalise une part de ses objectifs car cinq ans plus tard, au congrès de 1879, la Fédération rassemble 34 délégués de corps actifs qui s'engagent à régénérer le Compagnonnage.

En septembre 1889, Lucien Blanc convoque à Paris toutes les sociétés de la Fédération pour leur quatrième congrès. Sur les 24 représentants des corps actifs, 12 approuvent la nouvelle constitution de l'Union, 10 décident d'attendre et 2 se déclarent contre, ce sont les bourreliers harnacheurs et les charrons du Devoir⁷⁸.

Désormais la Fédération a pris le nom d'Union Compagnonnique, elle adopte une couleur rouge très proche de la précédente sur laquelle la ruche disparaît au profit du sigle UC entrelacé, au centre d'un décor de chêne et de laurier surmonté du triangle flamboyant portant en lettres hébraïques le nom de Jéhovah.

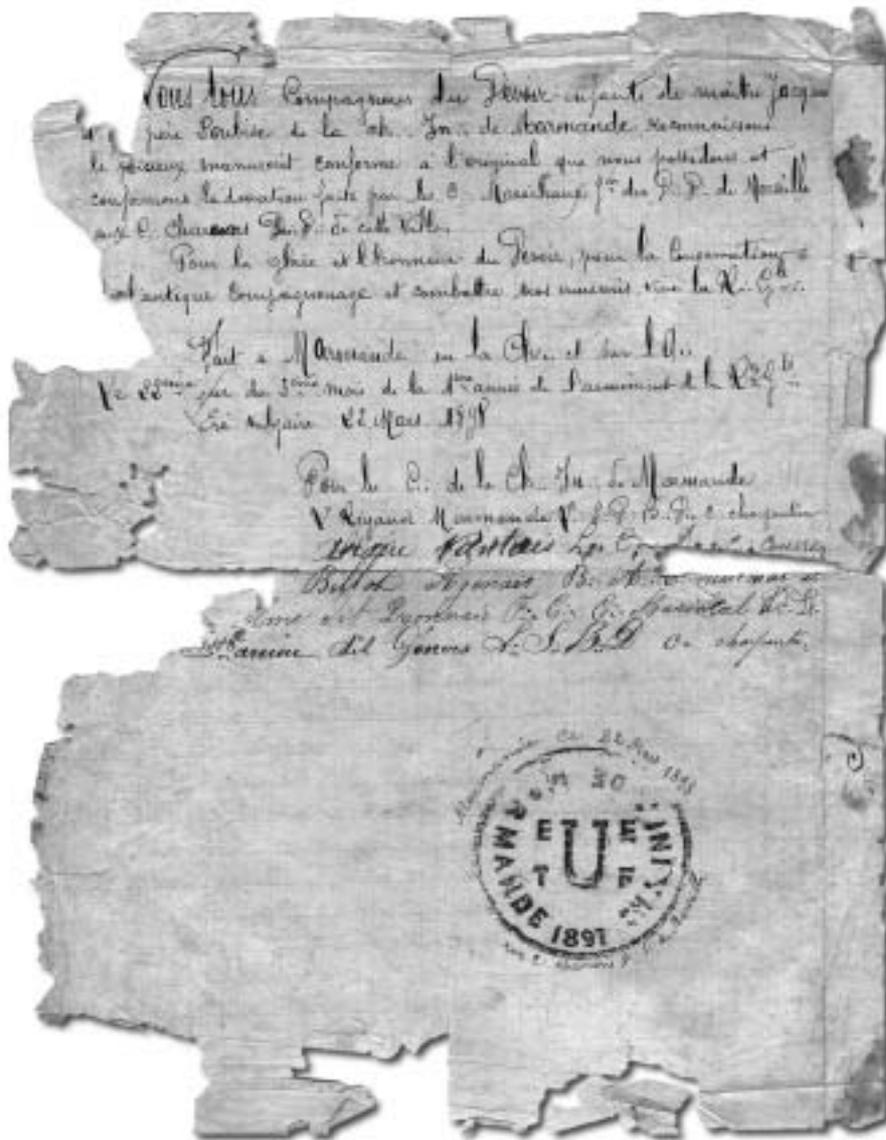
De nombreux auteurs ayant relaté cette page de l'histoire des Compagnonnages, il n'entre pas dans nos vues de nous étendre sur l'opposition de certains corps de métiers anciens face à l'Union Compagnonnique. À l'heure de l'affaiblissement presque général des anciens corps de métiers et de la mort annoncée de certains, chacun avait ses bonnes raisons mais, pour le moins que l'on puisse dire, tous les coups ne furent pas portés au dessus de la ceinture. Si l'on s'est attardé sur l'avènement de l'Union Compagnonnique et de ses couleurs – qui n'adoptent pas l'imagerie de Marie-Madeleine – c'est parce qu'elle induit vraisemblablement le fait générateur d'affrontements, par couleurs interposées.

Comment ne pas imaginer que la couleur au dessin des Trappistes ne soit une réponse à la couleur des Anciens Compagnons Réunis ? Celle-ci rassemble les trois fondateurs et prône la réconciliation de tous les Devoirs réunis. Par opposition, la couleur au dessin des Trappistes semble lui répondre en affichant les seuls Maître Jacques et Soubise, aux marches d'un temple qui n'est pas celui de Salomon, mais un « temple de mémoire ». Cette couleur fut tracée à l'initiative de « Compagnons restés fidèles au Devoir » et, sans doute, l'intégration de

78. Jean Philippon, *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, op. cit, volume 1. On lira avec le plus grand intérêt la relation du congrès de 1889 qu'en fit le Compagnon Forgelot, cordonnier du Devoir. Reproduit en annexe II, p. 255, dans l'ouvrage de Marcel Bris, *Le Compagnonnage à la recherche de sa vocation*, Librairie du Compagnonnage, Paris, 1984.

l'image du Christ en croix fut pour eux une façon d'affirmer leurs convictions religieuses – ce que d'autres ne partagerent pas. Ainsi dans la foulée, serait née la couleur de la F.I.S. venue se superposer et remplacer la couleur des Trappistes.

Bien des preuves nous manquent encore pour affirmer cela, mais l'on pourrait imaginer que les tenants des thèses de Léonce Rigaud aient pu créer la couleur au dessin des Trappistes. Écrivain et chansonnier du Compagnonnage, Léonce Rigaud, *Marmande le Soutien des Bons Drilles*, Compagnon Passant charpentier du Devoir, était également connu pour avoir rédigé un « Rituel de la Reconnaissance Générale entre les Compagnons restés fidèles au vieux Devoir de Jacques et de Soubise »⁷⁹. Dans un joyeux mélange, ce document précise le lieu de l'initiation appelé « Chapelle Initiatrice » et parmi les accessoires nécessaires à la cérémonie, une table représente l'autel qui porte un crucifix, le livre des Évangiles, de l'eau bénite et du laurier. La suite est de la même veine qui emprunte librement aux « mystères de la religion catolique (*sic*) », au « mystère d'Isis » et offre au « récipient d'ère (*sic*), le cérémonial de la réception des prêtres comme modèle et basse (*re-sic*) de la Reconnaissance Générale ».



Attestation de remise de la Reconnaissance Générale aux Compagnons charrons de Marseille, 1898.

79. Archives de la Chambre des Compagnons charrons de Marseille. Attestation donnée par les Compagnons maréchaux de Marseille aux Compagnons charrons de cette ville le 22 mars 1898. La première initiation fut reçue par 63 Compagnons du Devoir de divers corps d'état le 26 septembre 1897 à Villeneuve sur Lot. Rapporté par *Le Ralliement des Compagnons du Devoir* n° 476, 3^e trimestre 1936 sous le titre « Nouvelles d'il y a 40 ans ».



Flot de rubans, modèle F.I.S.
(porté à la boutonnière).

Au terme de cette lecture, nous pouvons croire que les auteurs aient prolongé leurs théories par l'image, sur une couleur de Compagnon qui, pas plus que la reconnaissance générale, ne connut une grande diffusion.

Une autre initiative visant à rassembler les anciens Devoirs vit le jour à Nantes en novembre 1880, avec la fondation d'une première société de retraite qui prit le nom de « Ralliement des Compagnons du Devoir et des chevaliers de l'ordre de Maître Jacques et du Père Soubise ». Fondée par Jules Delhomme, *Cœur Content le Bordelais*, Compagnon cordier du Devoir, le Ralliement supplée à l'absence d'institutions de prévoyance dans les diverses sociétés en proposant de garantir leur avenir aux adhérents de tous corps de métier du Devoir. Le caractère tolérant et les idées généreuses propagées par Jules Delhomme ont pu être, mais ce n'est qu'une hypothèse, à l'origine d'une couleur plus en harmonie avec l'esprit du Compagnonnage que la couleur au crucifix. Ainsi aurait pu naître dans le cadre du Ralliement, la couleur que nous avons qualifié de couleur de la F.I.S., en précisant qu'elle lui était antérieure.

Insistons une nouvelle fois sur le caractère hypothétique de notre théorie, de nouvelles recherches et les prochaines découvertes viendront, peut être un jour, certifier l'origine des couleurs du Devoir de la fin du XIX^e siècle.

Saint-Maximin dans ses remparts. Leur démolition fut entreprise en 1829.



LA SAINTE-BAUME ET LES COULEURS

Au pied de la Sainte-Baume et au départ de l'antique chemin des rois qui en était la principale voie d'accès, la basilique de Saint-Maximin recevait la visite des Compagnons au retour de leur voyage à la grotte et au Saint-Pilon. Ils s'émerveillaient devant la majesté de l'édifice et la beauté des sculptures du chœur, de la crypte et de la chaire à prêcher⁸⁰, « magnifique travail d'art d'un fidèle Compagnon Menuisier du Devoir »⁸¹.

Mais ils venaient principalement à Saint-Maximin pour chercher les couleurs de leur Devoir et ils ne manquaient pas de le préciser dans le livre ouvert à la signature de leur passage.

On a vu que le passage des Compagnons à Saint-Maximin est attesté vers 1720 dans *La Petite Varlope* puis, plus tard, dans les années 1757 à 1763 par *Parisien le Bienvenu* dans son *Journal de ma vie*. On a appris qu'un Compagnon accueillait les voyageurs dès 1824 et qu'il avait ouvert un livre de signatures en novembre 1840.

80. Les boiseries du chœur furent réalisées entre 1681 et 1692 sous la conduite du frère Vincent Funel, la chaire à prêcher fut l'œuvre du frère Louis Gudet qui la termina en 1756. *Notice*, M.-L. Rostan, 1886. Nous ne connaissons pas de contribution de Compagnons à ces ouvrages prestigieux.

81. Relation du passage de *Parisien l'Ami des Compagnons*, Compagnon charbonnier en 1911. Registre des passages à Saint-Maximin.

Ce Compagnon était Félix Hotin, Compagnon charron dit *Picard*⁸², né à la Neuville-Messire-Garnier⁸³ dans l'Oise, le 30 avril 1786. On le rencontre à Saint-Maximin le 18 septembre 1811 à l'occasion de son mariage avec Marie-Madeleine Beillon, fille de Michel, tailleurs d'habits. Son livre de comptes ouvert en juillet 1824 permet d'affirmer qu'il poursuit un commerce de couleurs du Compagnonnage à cette date et, comme il passe « une commande plus forte » de ruban, la première dès le 15 novembre 1824, il est certain que ce commerce n'est pas né avec lui et qu'il lui a été transmis par un Compagnon qui aurait assuré la même charge sous l'Ancien Régime.

Félix Hotin va remplir toutes les fonctions de gardien vigilant : l'accueil des Compagnons à Saint-Maximin, le gaufrage et la vente des couleurs, ainsi que les relations avec les Compagnons et les Mères sur le Tour de France pendant près d'un demi-siècle au cours duquel, il prendra l'heureuse initiative d'ouvrir le premier livre des passages pour recevoir la signature des Compagnons du Devoir⁸⁴.

Il détient le dépôt de la première machine à gaufrer avec laquelle il imprime les rouleaux de ruban qu'il approvisionne chez Duplay-Balaye, un marchand de Saint-Étienne qui lui réserve l'exclusivité. Après les avoir coupé en longueur, son épouse coud une frange à chaque extrémité et, selon la demande, les rassemble sous une cocarde pour former un flot que le Compagnon arborera fièrement. Lors de son acquisition, celui-ci pourra également acheter la boîte en fer-blanc qui les contient, des statuettes, un chapelet ou encore, la lithographie des pères Trappistes. Perdiguier nomme cela une « pacotille » qui valait 40 francs⁸⁵.

Mais par-dessus tout, le Compagnon exigera la marque qui authentifie son passage, l'apposition d'un tampon à encre dont nous connaissons deux modèles aux initiales de Félix Hotin.

Dans les années 1855 à 1860, après le décès de son épouse, il confie le livre des passages à un jeune Compagnon tourneur, Pierre Audebaud qui vient de s'installer à Saint-Maximin.



Documentation Ecomusée de la Sainte-Baume



Les cachets de Félix Hotin et de Pierre Audebaud (1840-1921).

82. Son nom de Compagnon et la ville de sa réception ne nous sont pas connus.
83. Le nom de ce village fut modifié à la Révolution en Neuville-Maitre-Garnier, connu aujourd'hui sous le nom de Neuville-Garnier, 60390.
84. Félix Hotin assurera l'accueil des Compagnons et la vente des couleurs jusqu'à sa mort, en 1863.
85. Quarante francs représentent la valeur de près de deux semaines de travail vers 1840.



Félix Hotin, *Picard*, s'éteint à Saint-Maximin le 28 mars 1863, il ne laisse pas de descendance.

Dans le livre des passages, à la suite de la signature de Landon, *Forésien la Sincérité*, Compagnon teinturier passé le 25 mars 1863, Pierre Audebaud appose entre deux traits, un nouveau cachet ovale : « AUDEBAUD Père des Compagnons D.D. », qui officialise la succession de Félix Hotin à la charge de la tenue du livre des passages et de la vente des couleurs de la Sainte-Baume.

Pierre Audebaud⁸⁶ est originaire de Neuillac, en Charente Inférieure, où il est né le 15 décembre 1825. Fils d'un « *chaizié* », il a choisi le métier de tourneur et, dès l'âge de onze ans, il quitte le village natal pour entrer en apprentissage au terme duquel, il part sur le Tour de France. Il est reçu Compagnon tourneur du Devoir sous le nom de *Saintonge la Fidélité*. Son périple le conduit à Saint-Maximin en 1846 où il s'établit comme fabricant de chaises, puis comme tapissier. De son mariage avec Thérèse Magdeleine Michel, originaire de Gréoux-les-Bains dans les Basses-Alpes, six enfants sont nés, deux filles et quatre garçons parmi lesquels Charles Edouard, mort à l'âge de un an et Hector Charles Georges qui devint tapissier, mais il mourut à l'âge de vingt-deux ans.

86. Audebaud est l'orthographe ancienne du nom que Pierre a voulu moderniser en Audebeau, orthographe que l'on rencontre fréquemment. Mémoire de Marie Thérèse et Marcelle Audebeau, arrière-petites-filles de Pierre.

Ses deux autres fils, Louis Octave et Charles Oscar firent de sérieuses études au collège de Nantua – ville choisie pour que ses enfants ne prennent pas cet « affreux accent marseillais » – que leur père tenait en horreur.

Pierre Audebaud adhère à la caisse de retraite de la Fédération Compagnonnique de tous les Devoirs Réunis à sa création en 1879, mais il en démissionne en 1885 car la Fédération ne lui a pas confié la vente des couleurs⁸⁷. Dès lors il se replace dans les rangs du Devoir et adhère au Ralliement.

C'est vers cette époque qu'il dut recevoir la nouvelle machine à gaufrer les couleurs dites de la F.I.S. en remplacement de l'ancienne machine fort usagée, avec mission de réaliser et de vendre les couleurs aux Compagnons du Devoir.

Vers 1892, il recueille les archives des Compagnons tourneurs de Marseille et Toulon à l'extinction de leur cayenne. Devenu paralytique, Pierre Audebaud décède le 23 avril 1904, son fils Louis Octave lui succède dans sa charge de marchand de couleurs « au lieu d'origine des couleurs Compagnonniques ».

Après leurs études à Nantua en 1871-1872, les deux fils de Pierre choisirent des voies différentes. Charles poursuivit ses études dans différents établissements et intégra l'École d'Arts et Métiers d'Aix-en-Provence. Sa longue et brillante carrière d'ingénieur aux Domaines de l'État en Égypte fut couronnée par de nombreuses distinctions, dont celle de Bey d'Égypte, titre qu'il porta jusqu'à sa mort, en août 1939⁸⁸.

Son frère, Louis Octave apprit le métier de tourneur tapissier auprès de son père. Abel Boyer relate son passage à Paris en 1877⁸⁹, mais sa mémoire est certainement défaillante car il ne pouvait pas être sur le tour de France à cette date et n'être reçu Compagnon tourneur que dix ans plus tard, le 14 février 1887 à Marseille, ainsi qu'en témoigne le procès verbal de sa réception figurant aux archives des Compagnons Tourneurs.

Tout jeune, Louis avait connu Agricola Perdiguier, ami de son père, à l'occasion de son passage au cours de son troisième tour de France en 1863⁹⁰. Il gardait le souvenir d'un homme à la parole facile et douce, « une espèce de musique qui caressait et intéressait ». Dans son métier de tourneur, il adopte le style provençal et réalise des vaisseliers et des panetières qui décorent encore aujourd'hui, l'intérieur de vieilles demeures Saint-Maximinoises. Familiarisé avec l'histoire de l'art, il devint un guide extrêmement averti qui accompagnait les Passants dans leur découverte de la Basilique et du Couvent Royal. Il se lia d'amitié avec Frédéric Mistral à l'occasion de la fondation du Museon Arlaten et celui-ci ne trouva rien de moins que de publier une nouvelle dans l'almanach provençal, *La Grenouille de Narbonne*. L'auteur met en œuvre le jeune Pignolet, « *La Fleur de Grasse* », Compagnon menuisier en route pour la Sainte-Baume et lui fait prendre ses couleurs chez Maître Fabre, « le maréchal qui sacre les enfants du Devoir ». Cette affirmation romanesque du Maître de Maillane fut longtemps tenue pour vérité historique, jusqu'à ce que le fait de constater que les archives municipales de Saint-Maximin sont muettes quant à l'existence de ce personnage, nous autorise à conclure qu'il s'agit tout simplement d'une substitution du nom et de la personne de Louis Octave Audebaud.

87. Archives Jean Philippon.

88. Notice nécrologique de Charles Audebaud Bey, lue en séance de l'Institut Français d'archéologie orientale le 20 novembre 1939 au Caire.

89. *Le Compagnonnage*, février 1923.

90. Lettres d'Agricola Perdiguier à George Sand et Circulaire à ses amis. Perdiguier est à Morières les 18 et 21 août, il visite Marseille, Auriol (lieu de naissance de sa grand-mère paternelle), Saint-Maximin, la Sainte-Baume puis banquet à Marseille. Il séjourne à Arles, Tarascon, Beaucaire, Avignon, il est de retour à Morières le 10 septembre d'où il écrit à Lise et à ses filles. Cf. Jean Briquet, *Correspondance inédite avec George Sand*, Librairie Klincksieck, Paris, 1966.

Procès verbal de Réception de Louis Octave Audebaud.

Le 14 février 1887

Est présente devant nous Compagnon-tourneur
 de la ville Et faubourg de la ville de marault
 pour pour 1^{er} Compagnon provincial le bien zélé
 pour vouloir choisiront le bien zélé
 pour tout le marbourn le Sauter du Dour
 le nommé Audebaud Louis natif de
 St Maximin (Var) âgé de 29 ans.
 après les formalités remplies nous l'avons
 reconnu Signe être admis dans le
 Compagnonnage de tout le Compagnon
 présente et nous lui avons donné pour
 nom de C. provincial la fidélité
 au feu de qui nous avons Signé le présent
 pour 1^{er} C. Provincial le bien zélé et
 pour vouloir choisiront le bien zélé et
 pour tout le marbourn le Sauter du Dour C. B. de
 provincial la fidélité C. B.

L. Audebaud
 C. provincial
 la fidélité
 C. B. de

Abel Boyer, Périgord Cœur Loyal, Compagnon maréchal ferrant a laissé un émouvant témoignage de son passage à Saint-Maximin en 1902. Il arrive de Roquevaire où il travaille et frappe à la porte « de Maître Audebeau à la nuit tombante. Je suis intimidé et confus de me présenter à pareille heure, enfin on me met à l'aise et je puis exprimer le désir que j'ai conçu depuis longtemps de visiter à mon tour les lieux légendaires où tant de Compagnons sont passés, où tant de générations ont précédé la nôtre. Quelles couleurs choisir? Mon pécule ne me permet pas de m'offrir le jeu complet; donc une seule lui est supportable. Maître Audebeau dit à son épouse : "Donne lui une de ces belles bleues à frange d'argent. C'est d'ailleurs la couleur des Charpentiers qui vous ont reconnus et par reconnaissance, vous devez choisir celle là." Madame

Marques du passage de Périgord Cœur Loyal : dans la pierre de la Sainte-Baume et sur le livre à Saint-Maximin.



 Abel Boyer dit Périgord Cœur Loyal
 C. Maréchal Ferrant S. D. Reçu à
 Roquevaire à la S^{te} Eloi d'Avril 1900
 de passage à S^{te} Maximin allant
 à la S^{te} Baume. octobre 1902



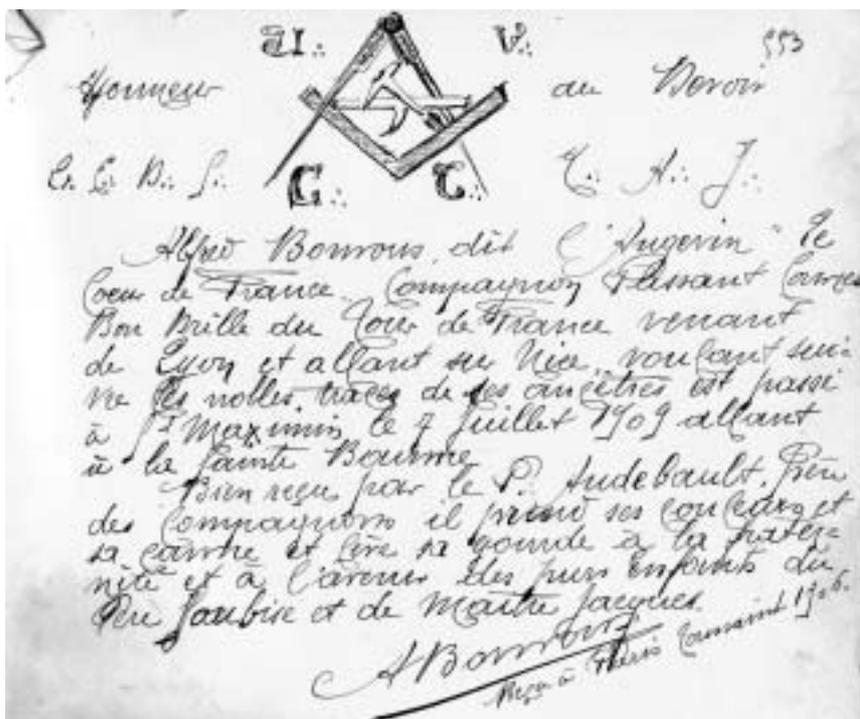
Frédéric Mistral reçoit une délégation de Compagnons à l'occasion de l'inauguration du Musée Arlaten en 1905.

De gauche à droite :
 Chansigaud, Alfred le Poitevin,
 C. Menuisier ; X ; Coulet, Hippolyte le
 Languedoc, C. Menuisier ; X ;
 Frédéric Mistral ; Philip Jean-François,
 Provençal Cœur Humain, C. maréchal ;
 X ; Louis Octave Audebaud, Provençal
 la Fidélité, C. Tourneur ; X.

Audebaud me cousut les belles franges d'argent et j'en réglais le prix qui était de huit francs. Cette couleur, je la conserve pieusement. C'est celle qui a vu Saint-Maximin, la forêt de la Sainte-Baume, touché la relique de Sainte Madeleine et flotté sur le Saint-Pilon. Je l'ai rarement porté depuis que j'ai fini ma randonnée ; je la respecte et je voudrais qu'elle soit mon seul ornement le jour de la dernière conduite. »

En 1905, Louis Audebaud est avec les Compagnons Coulet et Philip, l'un des promoteurs de la grande manifestation qui doit se tenir à Montpellier pour symboliser la renaissance du Compagnonnage : le « Millénaire du Compagnonnage » pour lequel ils ont obtenu la présidence d'honneur de Frédéric Mistral. Mais des désaccords sur l'origine du Compagnonnage font annuler ce projet généreux.

Louis ouvre un troisième et dernier cahier de passages aujourd'hui relié aux précédents. Sur la première page, Alfred Bonvous, Angevin Cœur de France trace le riche blason des Compagnons couvreurs.





À la veille de la grande guerre, le 26 juillet 1914, le Compagnon Montant, *Toulousain la Clé des Cœurs*, Compagnon charpentier venant de Toulouse avec Madame Anna Darbas, Mère des Compagnons charpentiers de cette ville, charge officiellement Louis Audebaud de rechercher les liens d'unité entre la société de Sainte Madeleine et les Compagnons.

Malheureusement, l'assassinat de l'archiduc d'Autriche à Sarajevo, le 28 juin 1914, avait déjà déclenché la tourmente qui allait inonder le monde d'un déluge de larmes et de sang.

Pendant la guerre, Louis Audebaud reçoit quelques visites de Compagnons mobilisés à la construction de la base de ballons dirigeables qui s'érige à Gémenos en 1916, puis de rares passages après la guerre marquent la fin des signatures du livre à la date du 21 septembre 1921. Atteint par la maladie, Louis Audebaud offre à Ernest Boyer, président de la Fédération Générale du Compagnonnage⁹¹, de prendre en charge la frappe des couleurs pour lesquelles la Fédération a acheté les machines à frapper.

Louis Octave Audebaud décède à Saint Maximin le 24 décembre 1922, à l'âge de 65 ans. Les Compagnons de Marseille lui rendent un juste hommage et lancent une souscription pour réaliser une plaque associant la mémoire de *Saintonge la Fidélité* et celle de *Provençal la Fidélité*, Compagnons tourneurs du Devoir. Le décor à la « Gloire Au Grand Architecte de l'Univers » fit l'objet de débats enflammés mais les convictions personnelles du responsable de la souscription ont prévalu d'autorité.

Les deux dates rappellent l'arrivée de Pierre en 1846 et le décès de Louis en 1922 ; cette plaque figure toujours sur le tombeau familial de Pierre Audebaud.

Au-delà de Louis Audebaud, le pèlerinage des Compagnons perdure, sans cependant laisser de trace écrite.

Les premières générations de Compagnons d'après la guerre reçoivent désormais leur couleur au jour de leur Réception. La réalisation du gaufrage des rubans est confiée à Abel Boyer, qui fait tourner la machine dans son atelier d'Asnières et délègue la coupe et les finitions à des mains expertes. Il assure cette charge de 1921 jusqu'en mars 1936, date à laquelle il rend la machine à la F.I.S.⁹²

Le jeune Compagnon n'est donc plus tenu d'aller acheter ses couleurs à Saint-Maximin, mais il reste attiré par le voyage à la Sainte-Baume comme une preuve de fidélité aux usages anciens. Au retour de son pèlerinage, il va rencontrer à Marseille le Compagnon maréchal-ferrant Guillaume Portier, *Bordelais l'Ami du Devoir*, à qui Audebaud a confié le dépôt des trois tampons. Au terme d'un interrogatoire serré, Guillaume Portier marque la couleur du Compagnon des « timbres authentiques de la Sainte-Baume », ainsi dénommés alors que ce ne sont que les tampons des anciens marchands de couleurs. Nous gardons le lointain souvenir de *Bordelais l'Ami du Devoir* qui conservait si jalousement ces trois tampons, qu'il fallut toute l'autorité du Provincial de Marseille pour les récupérer. Il accepta de les remettre à la seule condition qu'ils soient déposés chez un Compagnon habitant sur le chemin de la Sainte-Baume, c'est ainsi que Pierre Lambert, *Saintonge*

91. La Fédération Générale du Compagnonnage est issue d'une décision de la F.I.S. en 1919 et d'une déclaration d'intention rédigée en 1921. Elle ne se constitue qu'en mars 1926 et se dissout en 1928.

92. Voir notes complémentaires au paragraphe : La machine de la F.I.S.

la Clé des Cœurs, Compagnon charron carrossier reçu le dépôt le 4 décembre 1966.

Interrompu par la guerre, le pèlerinage a retrouvé toute sa vigueur à la suite de l'initiative du Compagnon Jean Portail, *l'Espérance de Calais*, Honnête Compagnon Passant tailleur de pierre du Devoir, qui proposa à Jean Bernard de renouer avec l'usage, en déposant un nouveau livre de passages à la grotte de la Sainte-Baume et de confier aux Dominicains, les fers de frappe des nouvelles couleurs de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir. L'initiative reçut un écho favorable et la cérémonie eut lieu à l'occasion de la célébration du dix-neuvième centenaire de l'arrivée des Saints en Provence et, pour faire bonne mesure, cette date suivait de peu la Réception de Notre Mère Duguet, Mère de tous corps du Devoir de la ville de Lyon. Relatée dans une précédente brochure⁹³, une grande cérémonie eut lieu les 21 et 22 juillet 1947.



Depuis cette date, les Compagnons et les Aspirants du Devoir reçoivent au fer chaud, la marque de leur passage à la Sainte-Baume, sur leur nouvelle couleur de velours.

LES COULEURS AU XX^e SIÈCLE

Depuis les années 1950, le Compagnonnage français compte trois sociétés, la plupart de leurs membres visitent la Sainte-Baume et reçoivent la marque de leur pèlerinage par une impression, à l'encre

93. René Lambert, *La Sainte-Baume, le pèlerinage des Compagnons du Devoir*, op. cit.

ou au fer chaud, inscrite sur leur couleur. Chaque société a déposé son propre cachet que chacun utilise pour ses seuls membres et selon ses propres usages.



L'Union Compagnonnique des Compagnons du Tour de France des Devoirs Unis, qui a conservé la couleur de soie rouge de 1889, appose un tampon à encre de forme triangulaire sur le ruban et ses membres signent le livre d'or déposé à l'hôtellerie de la Sainte-Baume le 13 juin 1976. Depuis quelques temps, le livre et le tampon sont confiés aux Dominicains de la grotte.

L'Union Compagnonnique ne conserve pas la mémoire d'un passage ancien car ceux de ses premiers membres qui étaient venus à Saint-Maximin, avaient signé au titre de leur ancienne appartenance à la société du Devoir. Par la suite, aucun document n'atteste de la pratique d'un pèlerinage à l'Union. Une seule signature marquée des lettres DDU est celle de Baptiste Couzinet, *Toulousain l'Enfant du Génie*, Compagnon charron, à la date du 15 août 1899. Il n'était pas un transfuge du Devoir car il indique sa Réception à Paris pour la « Sainte-Catherine d'été » 1895 qui n'existe pas, cet usage est pratiqué par les seuls Maréchaux pour la Saint-Eloi, un charron du Devoir aurait précisé la Saint-Jean 1895.

La Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment est née en 1952 de la fusion des deux rites de charpentiers Soubise et Indiens et de l'adhésion du Devoir de Liberté auxquels se sont joints d'autres corps. Elle regroupe aujourd'hui cinq sociétés de rites différents dont deux sont issues de fusion :

- Les Compagnons et Affiliés menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté, rite de Salomon.
- Les Compagnons maçons tailleurs de pierre des Devoirs du Tour de France, rites de Salomon et de Soubise.
- Les Compagnons Passants Bons Drilles couvreurs zingueurs, plombiers et plâtriers du Devoir du Tour de France, rite de Soubise.
- Les Compagnons charpentiers des Devoirs du Tour de France, rites de Salomon et de Soubise.
- Les Compagnons peintres vitriers du Devoir du Tour de France, rite de Maître Jacques.



La Fédération a déposé un tampon à encre et son livre des passages aux soins du Père Maillard à l'hôtellerie de la Sainte-Baume, le 19 septembre 1960. Son cachet reproduit l'ancien tampon d'un gardien civil de la grotte entré en service après l'assassinat de son prédécesseur, Lambert Alphonse le 31 janvier 1851, jusqu'à l'arrivée de deux dominicains envoyés par Lacordaire le 30 avril 1859. Le nom d'Honoraty n'est pas conservé aux archives municipales du Plan-d'Aups.

Les Compagnons charpentiers des Devoirs ont renouvelé leur couleur à la suite de la fusion avec les Indiens, elle porte dorénavant l'inscription : *NOLI ME TANGERE* placée au-dessus du temple. L'impression est obtenue par gaufrage selon le procédé ancien, mais au moyen d'une machine plus moderne, aux engrenages usinés, construite vers 1947.



À l'exception des couleurs des Compagnons menuisiers serruriers du Devoir de Liberté qui sont toujours des rubans unis, les couleurs des autres sociétés de la Fédération ont adopté diverses couleurs et sont toutes issues de la broderie mécanique.

Ainsi, les Compagnons maçons tailleurs de pierre des Devoirs ont adopté une couleur blanche avec la Tour de Babel, la Pyramide, le Temple, la Cathédrale et le blason qui est surmonté du *NOLI ME TANGERE*.



Fragment de la couleur d'un Compagnon charpentier des Devoirs. Documentation Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment.



La couleur des Compagnons maçons tailleurs de Pierre des Devoirs. Documentation Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment.





Les couleurs de l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir.

L'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir est fondée en 1941 par la réunion de tous les métiers des anciens Devoirs de Jacques et de Soubise.

Elle remplace la couleur de la F.I.S. que toutes les corporations⁹⁴ utilisaient jusque-là, par une couleur de velours qui s'enrichit de symboles frappés à chaud au fer et à mesure de l'ouverture de la conscience du jeune homme. Ainsi :

– L'Aspirant est celui dont on prépare la conscience professionnelle par le Tour de France.

– Le Compagnon, dont la conscience est ouverte au métier est admis à faire son chef-d'œuvre.

– Le Compagnon-fini, dont la conscience est ouverte à l'homme et dépasse le simple souci matériel du métier.

La couleur du Compagnon est un lent cheminement qui débute par la découverte du blason de son métier, soutenu symboliquement par les trois fondateurs légendaires et se poursuit par des enseignements correspondant à sa progression symbolisés par le Labyrinthe, la Tour de Babel, la Pyramide, le Temple, le Tombeau et la Cathédrale. À l'autre extrémité de sa couleur, le jeune aspirant découvre la rencontre de Marie-Madeleine avec le Christ ressuscité dans la scène du *NOLI ME TANGERE*.

Du métier à l'esprit, du visible à l'invisible, la couleur suit pas à pas la formation de l'Aspirant et du Compagnon et l'ouverture de son esprit par les symboles frappés à chaque étape.

Au soir du retour de son pèlerinage à la grotte de la Sainte-Baume, le jeune Aspirant ou Compagnon recevra sur sa couleur la marque de Marie-Madeleine, inscrite par le feu dans le velours.



Le cachet de buis pour marquer à l'encre les anciennes couleurs en soie, ci-dessus, et le fer de frappe à chaud des couleurs du Devoir, ci-dessous.



94. Pour être complet, il faut préciser que certains corps de métiers possédaient des particularités, ainsi les Compagnons des métiers du cuir portaient une couleur arc en ciel, conçue pour éviter la surenchère de rubans multicolores, les maréchaux se décoraient de riches couleurs brodées, les menuisiers décernaient une couleur de Capitaine, etc.



Mes plus sincères remerciements à :

Laurent Bastard, conservateur du Musée du Compagnonnage
Jean-Michel Mathonière, historien du Compagnonnage
Jean Philippon, Compagnon cuisinier des Devoirs Unis
Michel Guisembert, Compagnon mécanicien du Devoir, Premier
Conseiller de l'A.O.C.D.
Bruno Barjou, Compagnon ébéniste du Devoir de Liberté
Claude Chevalier, Compagnon charpentier des Devoirs
Henri Lorenzi, Compagnon menuisier du Devoir
Marcel Chambéron, Compagnon charron carrossier du Devoir
René Edeline †, Compagnon boulanger du Devoir
Lucien Hibert, Compagnon charron carrossier du Devoir
Mesdemoiselles Marcelle et Marie-Thérèse Audebeau
Jean Dayre, Studio photographique, Marseille
Les services de l'état civil de Saint-Maximin, de La Neuville-Garnier et
de Neullac.